

LE RÉVÉLÉ

ÉDUCATION PUBLIQUE - RÉFORMES

ARTHUR BUIES, PROPRIÉTAIRE ET RÉDACTEUR

Vol. I

MONTREAL, SAMEDI, 18 NOVEMBRE 1876

No. 26

MONTREAL, 18 NOVEMBRE 1876

M. Laflamme, l'homme flegmatique entre tous, soulève des tempêtes. Il a été appelé au ministère; de là les ouragans. Lui qui n'a fait que glisser jusqu'ici dans la politique, comme s'il avait eu peur de s'y faire une place, qui s'est effacé par tempérament, qui s'est défendu obstinément d'aspirer à quelque rôle que ce fût, dont l'épaule lasse semblait toujours chargée du fardeau de la députation, est devenu tout d'un coup le spectre rouge, l'épouvantail des débris de ce monstre qui s'appelait autrefois le parti conservateur. "C'est une flétrissure pour la province catholique de Québec qu'une semblable nomination," s'écrient d'un commun accord tous les organes conservateurs et ultramontains qui s'entendent entre eux quand il faut détonner à gueule que veux-tu contre un libéral toutes les injures, toutes les grosses bêtises qu'ils se réservent les uns aux autres en temps ordinaire. Le *National* a voulu voir dans M. Laflamme l'homme providentiel dont les nationaux ont tant besoin, le *Réorganisateur*, et la *Minerve*, happant à peine éclos ce souhait pourtant si légitime et si bien justifié, demande "de quels principes s'inspirera le nouveau ministre dans cette œuvre importante de la réorganisation, si ce sera des principes qu'il prêchait dans l'*Avenir* et dans sa plaidoirie en faveur de Guibord."

Oui, certainement, nous chargerons-nous de répondre. Si M. Laflamme est quelque chose, c'est grâce à ces principes là, et s'il veut rester quelque chose, ce n'est que par eux. Renier, ou seulement vouloir mitiger, en arrivant au but, les principes qui vous y ont mené, ceux qui vous ont valu une place dans le monde et des titres à être choisis dans une heure difficile, ce serait si repoussant, et surtout si inexplicable, qu'il n'est pas permis d'y songer seulement un instant. M. Laflamme est un libéral de la vieille école; il a été sacré de ce titre sur les fonds baptismaux de 1848, à cette époque, la dernière de notre éclat parlementaire, où parut tout-à-coup sur la scène la brillante génération des Papin, des Dorion, des Laberge, des Daoust et des Doutre. Ce caractère est indélébile, à moins d'une

abjuration formelle et absolue, et M. Laflamme ne l'a pas encore faite. Son passé l'oblige; il ne peut lui échapper à moins de déclarer hautement et nettement qu'il s'en sépare. S'il lui arrivait quelque-une de ces lamentables faiblesses qui ont démembré le corps jadis si vaillant des libéraux, quelque-une de ces démarches louches, de ces humiliantes avances par lesquelles on veut ménager à l'ambition en péril un refuge à tout prix, nous préfererions vingt fois le voir écrasé sur le champ du combat, et nous demanderions en grâce à tous les vrais libéraux de s'éloigner de lui. Ce qu'il nous faut aujourd'hui, ce sont des caractères; des talents, nous en avons assez; mais il nous manque des hommes... des hommes! c'est-à-dire tête et cœur.

Depuis longtemps nous sommes arrivé à la conclusion qu'il vaut bien mieux laisser le pays en proie aux ultramontains pendant quelques années que de leur faire une résistance piteuse et sans résultat. Nous croyons qu'il est préférable d'épuiser les assauts du mal que de le combattre avec des palliatifs qui le gênent un instant, mais qui ne sauraient l'empêcher de suivre son cours; nous croyons enfin qu'on ne peut arrêter un fléau dévastateur sans l'attaquer dans son germe même ou sans le circonscire par des forces égales à sa violence, et voilà pourquoi nous avons toujours dit qu'en présence du torrent déchaîné de l'ultramontanisme, il faudrait des libéraux avec des têtes de fer, ou bien le champ libre à ses ravages.

Nous apprenons que la lutte contre M. Laflamme, dans Jacques-Cartier, se fait comme au temps des croisades, au cri de : *Dieu le veut!* Seulement, les croisés d'aujourd'hui, qui tiennent à être distingués des autres et à avoir leur part de mérite intact, ajoutent : Sus à Laflamme ! Effaré à la vue de toutes ces halberdes qui le poussent, la pointe dans les reins, M. Laflamme a voulu se réfugier, dit-on, chez le curé de Ste. Geneviève; mais celui-ci, l'apercevant au loin dans la plaine : "Arrêtez, cria-t-il au sacrilège; si vous croyez me faire un honneur en venant chez moi, vous vous trompez." Et il lui tourna le dos sans façon en rentrant au presbytère.

Nous conseillons à M. Laflamme, s'il n'est pas décidé à se couvrir de cendres et d'un sac de toile, ainsi qu'à marcher pieds nus à l'approche de toutes les églises, de se mettre en mamelouck, afin que la mascarade soit complète de part et d'autre, et de crier : "Allah! gloire au prophète, sus aux imbéciles." Au moins, ce sera là un spectacle divertissant dans l'amas de platitudes dont se compose une campagne électorale.

En réponse à M. Joly, député de Lotbinière, qui lui reprochait de ne pas tenir compte de l'opinion publique, le procureur-général Angers, père de l'éducation publique à la crosse, s'est hâté de répondre "qu'en effet, il se moquait de l'opinion publique, que, pour lui, il ne connaissait que l'opinion de la chambre."

C'est parfaitement juste. M. Angers peut se moquer de ce qui n'existe pas; il n'y a pas grand mal à se donner ni grand danger à courir pour cela. Mais, quelqu'un voudra-t-il bien nous dire s'il est un pays au monde où un ministre, élu par le suffrage populaire, aurait l'audace de dire en pleine chambre qu'il se moque de l'opinion publique? Un pareil pays, si le Canada n'existait pas, il faudrait l'inventer. Ici, nous sommes en dehors de la loi commune, en dehors des conditions ordinaires des autres peuples, et quiconque tient la queue d'une soutane à ses lèvres a droit de tout dire, de tout faire. Les seuls coupables qu'il y ait au Canada sont les hommes qui ont des idées, qui veulent faire ouvrir les yeux des autres sur les horreurs qui les entourent. Voilà pourquoi nous ne cessons de regarder tous les jours pour voir s'il ne se lève pas quelque part un pilori pour l'abbé Chandonnet.

NOTES ET COMMENTAIRES.

Les évêques, grâce au veto de l'archevêque, n'ont pu s'entendre pour rédiger un nouvel éreintement collectif du parti libéral-national, mais cela ne veut pas dire que Nos Seigneurs ont abandonné la partie ni qu'ils aient rentré leurs foudres. Non, au contraire, il semble bien entendu que ce qu'on n'a pu faire en bloc on le fera en détail. Mgr. de Rimouski ayant ouvert le feu, Mgr. des Trois-Rivières n'a pas tardé à venir prêter le secours de sa puissante artillerie fulminante à son collègue.

D'ailleurs, nous l'avouons en toute sincérité, il eût été quelque peu singulier de voir Mgr. Lafleche, qui a pris la peine de faire le voyage de Rome principalement dans le but d'obtenir un bref apostolique, laisser à l'évêque de Rimouski seul le soin de le commenter et de l'interpréter. Mgr. des Trois-Rivières est donc parfaitement dans son rôle aujourd'hui en venant dire son mot sur le dit bref et en nous faisant part des motifs et du but de son voyage d'outremer.

Il appert, au dire du prélat trifluvien, que sa mission était d'aller justifier auprès du St. Siège la lettre collective du 22 Sept. 1875, fortement dénoncée, parait-il; et, en même temps, de répondre à toutes les plaintes

et accusations portées contre les évêques et contre le clergé à propos de l'intervention indue et de la conduite imprudente d'un grand nombre de curés, durant les élections de 1875. Voilà ce que Mgr. Lafleche déclare en propres termes dans son récent mandement.

Mais, quand il s'agit d'un document épiscopal, il faut toujours avoir la sagacité de savoir lire entre les lignes et deviner bien des choses qui sont laissées dans un mystérieux clair-obscur. Et pour qui sait comprendre à demi-mot et saisir ce qui se cache sous le langage élastique et vague de ces sortes d'écrits, il est aisé de voir que l'évêque des Trois-Rivières avait réellement pour mission d'aller combattre, auprès des saintes Congrégations romaines, le mandement et la circulaire aux curés du 25 Mai dernier. Sans doute, nous le répétons, Sa Grandeur ne le dit pas positivement, mais il n'est pas besoin d'être sorcier pour voir que c'est cela qui se trouve blotti au fond du sac. Si Sa Grandeur ne dit pas clairement qu'elle est allée à Rome intriguer contre l'archevêque, il y a cependant un point sur lequel elle ne craint pas d'être précise. C'est quand elle dit, par exemple, qu'elle a exposé au St. Père avec quel soin les évêques de la province se sont appliqués et s'appliquent à combattre les funestes doctrines libérales, et qu'elle a désigné au Pape le parti qui s'est efforcé et s'efforce encore actuellement de répandre les dites mauvaises doctrines.

Écoutons parler le mandement, et dites-nous, amis lecteurs, là, franchement, la main sur la conscience, si le parti libéral-national n'est pas, sous le nom de libéralisme catholique, visé à la tête :

"Dans un autre mémoire, Nous avons démontré combien étaient nécessaires ces mesures prises par les évêques contre le libéralisme, en faisant l'histoire des doctrines libérales depuis 1848, d'après leurs journaux, leurs orateurs et les actes de leurs chefs; et comment cette erreur, qui s'était d'abord présentée dans le pays avec toute l'impudence du libéralisme radical de la vieille France, se vit forcée de battre en retraite devant l'attitude ferme de l'épiscopat et du clergé, et comment elle fut forcée d'en venir peu à peu aux allures radoucies du libéralisme catholique, afin de tromper plus facilement les âmes droites, mais trop confiantes, de nos bons fidèles, encore trop religieux généralement pour accepter sciemment cette funeste erreur."

Est-ce que cela ne veut pas dire, clair comme le jour, que l'épiscopat et le clergé ont combattu, d'abord, le parti libéral quand celui-ci arborait franchement et ouvertement ses couleurs au temps de l'*Avenir* et du *Pays*, et puis que, quoiqu'il ait pris ensuite, en 1872, les allures radoucies du libéralisme catholique en s'affublant du titre de *national* et en éliminant de son sein les anciens chefs, cela n'a aucunement satisfait Nos Seigneurs les évêques et le clergé, qui ne seront contents, on en a aujourd'hui la preuve, que de l'entière extirpation de cette plante vénéneuse du libéralisme, sous quelque forme bénigne qu'elle pousse ou végète parmi nous? N'est-ce pas ici le cas de s'écrier? *Et nunc libérales-nationaux, erudimini, intelligite!*

N'avions-nous donc pas mille fois raison aussi, de dire que toutes vos concessions et vos avances au clergé ne vous serviront de rien et que celui-ci ne sera satisfait que de votre complet anéantissement?

Vous aurez beau déclarer que vous êtes catholiques en religion et libéraux, seulement en politique, on n'en tiendra aucun compte. Aux yeux des évêques canadiens-français, cela constitue du vrai libéralisme catholique condamné par le Pape. Ils sont tellement convaincus de cela, qu'ils viennent, d'un commun accord, de déléguer auprès du St. Siège, un des leurs, le-

quel était chargé d'aller obtenir un bref apostolique quelconque devant servir de point de départ à une nouvelle guerre à outrance contre vous. Seul, l'archevêque n'a pas trempé dans la conspiration, mais sa neutralité ne peut guère vous être d'une grande utilité dans les élections, quand on considère que le reste de l'épiscopat vous est hostile.

Il ne vous reste donc plus qu'une chose à faire, c'est de cesser de faire patte de velours au clergé. Revenez aux vieilles traditions de 48 et de 56 ; et, reprenant votre franc-parler d'alors, dites carrément à ces messieurs :

" Vous voulez la guerre à tout prix, eh bien ! *alea jacta est*, vous l'aurez. Nous ne sommes pas les agresseurs et nous n'avons nulle envie d'attaquer la religion et ses ministres, mais puisque vous voulez absolument vous inféoder à un parti politique, faire cause commune avec lui et vous servir sacrilègement des choses saintes pour nous écraser et assurer le triomphe de nos adversaires, nous allons prendre les moyens de nous protéger contre vos agressions injustifiables. Nous allons vous forcer à rester dans la sacristie, ce lieu que le Seigneur vous a destiné pour y exercer vos vertus, et que cependant vous semblez avoir pris en horreur, du moins si on en juge par les résistances que vous faites lorsqu'on vous conseille d'y demeurer."

Voilà le langage que vous devriez tenir et la ligne de conduite que vous devriez adopter désormais. Dans tous les cas, tôt ou tard et bon gré malgré, la force des choses vous amènera là. Les hostilités du clergé vous obligeront de prendre cette attitude. Pourquoi alors ne la pas prendre immédiatement ?

Il nous semble pourtant que l'occasion est des plus propices pour en revenir à l'attitude ferme et au franc-parler d'autrefois. Le parti vient de se donner un nouveau chef en la personne de M. Laflamme. Jamais moment ne fut donc plus favorable pour prendre une situation nette et tranchée en face du cléricalisme. M. Laflamme, en effet, est un des derniers représentants de cette pléiade de jeunes gens à aspirations généreuses et à idées avancées qui fondèrent l'*Avenir* et surent, en toutes circonstances, être toujours sur la brèche pour lutter contre les prétentions arrogantes et absurdes de cette portion du clergé qui voudrait tout envahir et tout gouverner dans le pays. Et il arrive sur la scène politique juste au moment où il y a un beau rôle à jouer pour un homme de sa trempe. Il peut devenir le réorganisateur du parti, en lui donnant une vive impulsion en avant et en le *dénationalisant*, qu'on nous passe le mot, le plus possible. Talent et prestige, le nouveau ministre a tout ce qu'il faut pour accomplir de grandes choses. Mais, pour cela, il faut du nerf, de l'énergie, et surtout la volonté de devenir le chef réellement dirigeant. Il ne faut pas que M. Laflamme se laisse traîner à la remorque de son parti et se laisse donner le mot d'ordre par les subalternes. Loin de là, il doit travailler hardiment et à ciel ouvert au triomphe des principes du vrai libéralisme, sans se soucier des vellétés de reculade des timides et des peureux, engeance qu'un véritable homme d'état doit toujours savoir mépriser. En un mot, si M. Laflamme tient à réorganiser son parti et à lui redonner de la vigueur et de l'éclat, il faudra, qu'au lieu de faire semblant de renier ses antécédents, il continue au contraire à leur être fidèle.

ARISTIDES PICHÉ.

M. le docteur J. A. Crevier, dont tout le public canadien, d'un bout à l'autre de la province, connaît les profonds travaux géologiques, les patientes et minutieuses recherches en histoire naturelle et en minéralogie, a adressé dernièrement au *National* une communication extrêmement intéressante où il démontre, en se plaçant à un point de vue également philosophique et pratique, la nécessité d'études comme celle de l'Histoire Naturelle, études qu'on dédaigne absolument dans nos collèges, où l'on n'apprend guère que ce qu'il faut pour lire la vie des Saints et l'histoire des miracles de la bonne Ste. Anne.

La remarquable communication de M. le Dr. Crevier vient juste à point pour faire un complément aux lettres écrites de Philadelphie par M. l'abbé Chandonnet. Voici les considérations par lesquelles le docteur termine :

Quiconque possède les premières notions de l'Histoire naturelle ne peut se refuser à en reconnaître l'immense importance. Le spectacle si grandiose et si harmonieux de la nature, en faisant voir combien le beau réel de la création est au-dessus du beau idéal des inventions humaines, élève l'âme et ramène sans cesse l'esprit à de hautes et salutaires pensées.

La connaissance de nous-mêmes et des objets qui nous entourent n'est pas faite seulement pour satisfaire ce besoin de savoir qui se développe toujours à mesure que l'intelligence grandit ; elle est une base nécessaire à bien d'autres études, elle est éminemment propre à donner au jugement cette rectitude sans laquelle les qualités les plus brillantes perdent leur valeur, et, dans le cours de la vie, éparent plus souvent qu'elles ne conduisent à un but utile. Pour s'en convaincre, il suffit de jeter les yeux autour de soi ; de penser aux richesses qui sont enfouies dans le sein de la terre et aux services que la *Géologie*, la "*Paléontologie*" et la "*Minéralogie*" rendent chaque jour à notre industrie ; de voir les plantes si variées et si belles qui fournissent à nos besoins avec une magnifique prolifération, et de songer que c'est l'Histoire Naturelle qui doit servir de guide à l'agriculture ; d'énumérer ces animaux qui nous donnent la laine, la soie et le miel, qui nous prêtent la force dont nous manquons dans nos travaux manuels. C'est elle aussi qui nous fait connaître les ennemis nombreux qui détruisent nos récoltes et qui font perdre tous les ans plus d'un million de piastres aux cultivateurs, faute de connaître ces parasites cachés, que la connaissance seule de l'Entomologie peut lui faire découvrir, et en même temps nous enseigne les moyens propres à les détruire. Il faut se rappeler enfin la longue série d'infirmités dont la machine humaine est parfois affligée, et bien se convaincre de cette vérité que la médecine s'agit en aveugle, toutes les fois qu'elle ne s'appuie pas sur l'étude scientifique de la nature de l'homme. L'importance pratique de ces études, nous le reconnaissons, n'a pas besoin de preuves et se fait sentir, quelle que soit la carrière que l'on poursuit ; mais leur utilité ne se borne pas là, et l'influence qu'elle peuvent exercer sur nos facultés elles-mêmes mérite au si la plus sérieuse attention. En effet, les sciences naturelles, à raison de la marche qui leur est propre, accoutument l'esprit à remonter des effets aux causes, et en même temps à soumettre sans cesse les résultats déduits des observations précédentes à l'épreuve de faits nouveaux ; elles portent aux idées spéculatives les plus élevées, mais ne permettent jamais à l'imagination (*cette folle du logis*) de s'égarer, car elles placent toujours l'épreuve matérielle à côté de l'hypothèse. Enfin, mieux que toute autre étude, celle de l'*Histoire Naturelle* exerce l'intelligence à la méthode, sans laquelle toute investigation est laborieuse et toute exposition obscure.

L'histoire naturelle doit donc constituer un des éléments de tout système libéral d'éducation ; mais ce n'est pas à dire qu'il faille faire de tout jeune homme un naturaliste.

Ce que tout homme éclairé doit savoir, ce n'est pas le caractère à l'aide duquel on peut distinguer tel genre de plantes, de fossiles ou d'animaux de tel genre voisin, ni le trajet exact de chaque artère ou chaque nerf dans le corps humain ou dans celui des animaux ; mais ce qu'il importe de lui donner, ce sont des notions justes sur les grandes questions dont les sciences naturelles cherchent la solution ; ainsi, sur la constitution du globe terrestre et les révolutions physiques qui se sont succédées à sa surface, depuis les temps anciens jusqu'à nos jours ; sur la nature des plantes et des animaux qui ont apparu aux différentes époques géologiques ; sur

la manière dont s'exercent les fonctions de ces êtres, et sur les principales modifications qui se remarquent dans leur structure, suivant le genre de vie auquel ils sont destinés; des notions sur la géologie, la paléontologie et la minéralogie, afin de connaître la nature des terrains arables, et des améliorations les plus convenables à leur nature. Ce sont là des connaissances qui, une fois acquises, ne s'oublient guère, qui doivent servir de base aux études spéciales de quiconque veut devenir naturaliste, et qui suffisent aux hommes dont les occupations ne se lient pas d'une manière intime aux sciences.

Les professions libérales, telles que le médecin, le droit et le notariat, sont encombrées, car, ce sont, jusqu'à présent, les seules carrières ouvertes aux jeunes gens qui ont fait leur cours d'études classiques, dans nos collèges du Bas-Canada. La zoologie, la géologie, comme nous l'avons déjà dit, sont parfaitement inconnues dans nos collèges canadiens-français; voilà autant de professions lucratives perdues pour notre jeunesse.

La preuve, c'est que dans la commission géologique du Canada, qui se compose de 14 membres, les noms canadiens-français brillent par leur absence complète. Pourtant cette commission importante, qui existe depuis 34 ans, n'a jamais en un seul canadien-français parmi ses nombreux membres; la raison en est bien simple, c'est que, jusqu'à présent, aucun canadien-français n'a fait des études spéciales le rendant capable d'occuper une position dans cette commission spécialement scientifique; où sont nos géologues, nos paléontologistes, nos minéralogistes canadiens-français? serait-il possible d'en trouver deux, c'est tout au plus, n'est-ce pas!

Cet état de choses n'est-il pas humiliant pour la Province de Québec qui est presque aussi peuplée que celle d'Ontario? n'est-ce pas une humiliation pour le nom Canadien-Français?..... Ne serait-il pas juste et nécessaire que notre race fût représentée dans la commission géologique du Canada?..... Ne serait-il pas juste et raisonnable qu'il y eût au moins deux Canadiens-Français contre 14 Anglo-Saxons dans ce département scientifique et honorable? Je laisse à nos hommes d'état et au public à porter leur jugement sur cette question importante pour nous, *Canadiens Français*.

DR. J. A. CEEVIER,
Médecin Naturaliste, Montréal.

Nous ne saurions trop appuyer sur la fin de cet article. Nous l'avons dit et répété cent fois, et nous le dirons encore dix mille fois jusqu'à ce que nous embouchions la trompette de Jéricho pour le crier aux plus sourds: "Nous sommes tenus dans un état d'infériorité, parce que nous sommes inférieurs, là, c'est bien simple. Nous sommes inférieurs, oui, inférieurs, ouvrez bien les yeux et les oreilles, canadiens du pays, parce que nous le voulons, et nous le serons ainsi tant que nous n'aurons pas d'autres maisons d'éducation que nos collèges et les écoles des Frères, c'est-à-dire tant que notre jeunesse ne recevra d'autre éducation que celle qu'il faut aux commères et aux vieilles filles.

Jusqu'à présent, nous n'avons été encore qu'inférieurs; dans dix ans d'ici, si cela continue, les oreilles nous descendront jusqu'à la ceinture.

CHRONIQUE DE LA SEMAINE

(Pour le Réveil.)

La politique est décidément chose bizarre et le plus malin perdrait son latin à vouloir prédire ses péripéties; il y a quelques jours à peine, les journaux d'Europe chantaient sur tous les tons que l'armistice allait au moins amener une certaine accalmie dans le tohubohu de la question d'Orient; les diplomates, et en particulier, ceux de l'Angleterre, faisaient semblant de croire à un arrangement définitif des choses, et, à peine cet armistice est-il conclu, que de nouvelles difficultés s'élèvent, et que l'horizon politique, un moment éclairé par le radieux espoir d'une paix prochaine, se couvre de nouveau des teintes les plus sombres. La semaine der-

nière l'orage semblait conjuré, l'on allait jusqu'à prétendre que les négociations marchaient de manière à amener entre la Turquie et la Russie une entente directe qui rendrait inutile une conférence européenne, comme s'il était possible d'établir un accord entre deux boule-dogues qui se disputent le même os; mais aujourd'hui, l'on a le droit de se demander si la conférence en question pourra se réunir avant que les adversaires en présence n'en aient appelé au sort suprême des armes, car la date de la réunion de cette conférence, où doivent s'agiter les destinées de l'Europe, n'est pas encore fixée, parce que les Turcs demandent des garanties préliminaires. Si peu de sympathie que nous inspirent les ottomans, il faut bien avouer qu'ils ont fait en tant que peuple toutes les concessions compatibles avec leur dignité; leur armée triomphante a évacué Deligrad et toutes les positions conquises sur les Serbes dans la journée du 31 octobre, et le bruit qui a couru, un instant, de l'entrée d'une flotte ottomane dans la mer noire, ce qui eût été de la part du gouvernement ottoman une provocation injustifiable, est dénué de fondement. La Russie, au contraire, a fait naître de nouvelles difficultés en exigeant à la dernière heure l'évacuation par les Turcs de la vallée de la Morava. Quant à la Serbie, il n'en est pas plus question que du grand Mogol; son armée est complètement écrasée, et si l'on a le droit de dire qu'un peuple ne peut aspirer à la liberté qu'autant qu'il en est digne, on est obligé de reconnaître que les Serbes ne peuvent pas encore aspirer à la liberté. Après s'être assez bien comportés à l'origine de la campagne, ils ont donné, en dernier lieu, des exemples d'insubordination, de lâcheté et d'ingratitude à l'égard de leurs auxiliaires russes qui ne sont guère propres à leur ramener les sympathies des nations européennes. Ils n'ont pas imité l'exemple de leurs voisins, les Monténégrins, qui ont su continuer dans des luites héroïques les glorieuses traditions de leurs pères. La conférence qui doit se réunir à Constantinople discutera sur la base de l'intégrité et de l'indépendance de l'empire ottoman, mais il faudrait être bien naïf pour admettre que la Russie prendra cette base au sérieux. Tout nous en est une preuve irréfutable: et le passé de la Russie et ses agissements actuels, le discours du czar à Moscou qui a eu le don d'exercer une dépression sur la bourse de Londres, le rappel de tous les officiers Russes au service de la Serbie, le maintien de la flotte Russe dans les eaux Italiennes pour être à portée des événements, et enfin la mobilisation d'une partie de l'armée russe. On ne prend pas tant de précautions militaires quand on a sincèrement l'intention de faire la paix. D'ailleurs, tout le monde sait bien à quoi s'en tenir, c'est le secret de polichinelle et il faut avoir le sérieux et l'aplomb des diplomates pour feindre de se méprendre sur l'attitude et les intentions de la Russie; c'est pour elle une guerre sainte et, disons le mot, nécessaire. Si elle faiblissait, dans les circonstances présentes, elle perdrait son prestige sur les populations slaves de l'Orient et c'est à la condition expresse de conserver ce prestige, qu'elle pourra un jour atteindre cette Stamboul, cette reine du Bosphore chantée par les poètes, cette clé de l'Orient, but permanent de ses désirs. Les Turcs, de leur côté, sentent bien que c'est pour eux une question de vie ou de mort, et tout nous autorise à croire qu'ils ne se laisseront pas décapiter, sans offrir la plus énergique résistance; et, chose terrible à laquelle la Russie n'a pas du tout l'air de songer, sans avoir massacré préalablement les gîaours établis dans leur empire. Et puis, quelle solution propose-t-on pour la question? un misérable replâtrage qui ferait renaître d'ici à quelques années la même situation; on parle d'établir une

administration autonome en Bulgarie, en Bosnie et en Herzégovine ; il n'y a pas de raison pour que l'Albanie, qui est en partie Slave d'origine, la Thessalie, la Crète et les Sporades qui sont grecques, ne réclament pas la même faveur. En résumé, il n'est guère permis d'espérer que des négociations actuelles sortira une paix définitive, et il y a tout lieu de croire, au contraire, que ce calme momentané n'est que le prélude d'une lutte formidable. Il est difficile, sinon impossible, de bien définir l'attitude des autres puissances. L'Allemagne a toujours l'air de se désintéresser de la question et M. de Bismark se renferme dans un silence de sphynx ; la France, qui, sera représentée à la conférence de Constantinople par le comte de Chaudordy, se tient dans une réserve pleine de sagesse, l'Autriche semble être pour le moment d'accord avec l'Allemagne ; nous n'en voulons pour preuve que la menace, adressée par la *Gazette* de l'Allemagne du Nord à l'Italie, à propos de certaines velléités d'annexion du pays Trentin, qui se sont fait jour dans la presse italienne, voici ce que dit le journal allemand à ce sujet : " Si l'Italie s'avisait de porter la main sur le Trentin, elle sentirait la pointe d'une épée qui ne serait pas seulement une épée autrichienne." Nous ne pouvons nous expliquer cette subite tendresse des Allemands pour le Tyrol autrichien, que par l'espoir qu'ils ont, lorsqu'il s'agira de partager l'empire d'Autriche à l'amiable avec la Russie, de faire rentrer le dit Tyrol dans le sein de la grande patrie allemande.

Quant à l'Angleterre, tout en donnant par la bouche de ses hommes d'état des assurances pacifiques, elle prend ses précautions dans les Indes et dans la Méditerranée, envoie des troupes à Gibraltar et à Malte, et renforce ses flottes : on prétend que la Russie a l'intention, si elle avait à lutter contre l'Angleterre, de rétablir la course, en dépit des traités, de sorte que le commerce anglais se trouverait menacé sur tous les points du monde par des corsaires Russes. Quelques journaux anglais apprécient, d'une façon peu bienveillante, l'attitude expectative de la France dans la question d'Orient le *Spectator*, entre autres, prétend que ; " si la France hasarde beaucoup pour une idée, ce n'est que pour une idée française." Ce reproche n'est certes pas fondé ; le *Spectator* oublie l'histoire contemporaine ; la France ne veut plus tirer les marrons du feu pour ses voisins comme en 1855 et en 1859, et on ne saurait sans injustice l'en blâmer. Au milieu de toutes ces complications politiques, l'ultramontanisme ne perd pas ses droits, les journaux religieux sont remplis du récit des fêtes données à Rome en l'honneur des pèlerins espagnols. La messe funèbre dite, il y a quelques jours, à Madrid, en l'honneur de feu la duchesse d'Aoste, femme de l'ex-roi d'Espagne Amédée, a servi d'occasion pour une manifestation religieuse ; et, d'autre part, en France, il est question de faire élever par souscription des statues à Louis XVI et à Marie-Antoinette, par manière de protestation contre la révolution de 89. Tandis que toute l'Europe est agitée par des craintes de guerre, le roi des Belges s'occupe de coloniser et de civiliser l'Afrique au moyen de stations qui se relieraient et se fonderaient comme des taches d'huile d'une mer à l'autre. A la bonne heure ! voilà enfin un homme qui s'occupe de la conservation de l'espèce au lieu de rêver à sa destruction. Honneur au roi des Belges !

Le résultat des élections présidentielles aux Etats-Unis est toujours incertain ; républicains et démocrates chantent également victoire et bien que de fortes présomptions semblent militer en faveur de Tilden, il est impossible de désigner d'une façon certaine le vainqueur. Le résultat des votes dans la Caroline du Sud, la Louisiane et la Floride, qui tient le sort de la répu-

blique en suspens, ne sera connu que d'ici à quelques jours et il serait téméraire de vouloir le supputer d'avance. Ce qui ressort généralement des élections, c'est que les troubles que les républicains espéraient voir éclater, dans les Etats du Sud, n'ont pas eu lieu ; que tout s'est passé avec le calme qui convient à un grand peuple libre, et que les deux partis ont mis en mouvement toutes leurs forces, ce qui rendra le verdict plus solennel. La clôture de l'exposition a eu lieu avec moins de solennité que l'on ne s'y attendait, grâce au mauvais temps et aux préoccupations politiques. Le journal allemand qui avait espéré, par la lettre attribuée à M. du Sommerard, semer la zizanie entre la France et les Etats-Unis, en sera pour ses frais. M. Washburne, ministre des Etats-Unis à Paris, s'est déclaré satisfait du démenti formel de M. du Sommerard et cet incident n'a fait que resserrer les liens qui unissaient les peuples des deux grandes républiques. D'après un rapport adressé de Chicago par le général Sheridan au bureau de la guerre à Washington, la guerre avec les Sioux est en voie de se terminer ; Sitting Bull est en fuite et le général Crook serre de près les Indiens insoumis.

A Cuba, les généraux Zovellar et Martinez Campos ont promis la vie sauve à tous les déserteurs espagnols qui se trouvent dans les rangs des insurgés et qui voudront retourner sous leur ancien drapeau, d'ici au 1er janvier ; ceux qui seront pris après cette date seront immédiatement fusillés ; à partir de la même date, on remettra en vigueur le décret Rubi abolissant toutes les taxes et les remplaçant par un impôt unique de 30 par cent sur le revenu de toutes les propriétés. A St. Domingue, la paix est considérée comme définitivement rétablie, le général Gonzalez est entré le 19 du dernier mois dans la capitale, aucun partisan du gouvernement déchu n'a été emprisonné ni exilé ; en Haïti la tranquillité est parfaite, et si ce n'était l'ouragan qui a diminué le rendement de la récolte du café, les Haïtiens seraient le plus heureux peuple du monde.

Au Canada l'ouverture de la seconde session du troisième parlement de Québec a eu lieu dans les formes accoutumées. Le discours du trône se distingue toujours par la même banalité, la même inanité ; qu'on en finisse donc une bonne fois avec ces vieilles rengaines, ces clichés officiels qui reviennent régulièrement tous les ans : colonisation, rapatriement, protection accordée aux chemins de fer ; jusques à quand le gouvernement abusera-t-il de notre patience avec tout ce patras ? Tout le monde ne sait-il pas dans la province et ailleurs que ces grands mots n'ont jamais été des réalités, que les cinq cent mille canadiens-français répandus dans les Etats-Unis ne songent nullement à revenir, parce qu'ils conservent un souvenir trop agréable du pouvoir théocratique de la province de Québec, et que les chemins de fer attendent le bois dans l'eau depuis des années qu'on veuille bien s'occuper d'eux ? Le discours du trône a eu du moins la pudeur de ne pas parler d'éducation et de l'instruction publique, mais M. Angers, répondant à M. Joly, a rempli cette lacune en affirmant que l'instruction était sur un pied excellent dans la province de Québec, allons ! tant mieux ! et n'en parlons plus, mais l'affirmation ne manque pas de charme dans un pays où la plus grande partie de la population ne sait pas lire et, où les trois quarts du reste apprennent les sciences dans le catéchisme. Il serait bien plus simple et moins ridicule de faire ouvrir la session par ces mots : la séance est commencée, disputez-vous, mais ne vous battez pas.

Ou, si vous voulez absolument commencer par un discours du trône, s'il est indispensable à votre existence, si vous craignez, en le supprimant, de produire un

cataclysme gouvernemental et d'évoquer les morts du tombeau, imitez l'exemple des États-Unis, faites un message substantiel énumérant les travaux accomplis, proposant des mesures pour l'avenir, rempli de faits en un mot, mais de grâce cessez de venir nous seriner périodiquement le même air dans les oreilles. La gloire de la fille de Mme Angot vous porterait-elle ombrage et auriez-vous la prétention de faire concurrence aux orgues de Barbarie ?

Mardi dernier, un groupe d'amis s'était rendu à la station Bonaventure pour saluer, à son départ pour l'Europe, M. le docteur Edmond Robillard, qui allait faire un voyage de repos après ses longues et laborieuses années de profession, en même temps que pour étudier les derniers progrès faits dans certaines branches spéciales.

Le public Montréalais connaît depuis bien longtemps ce médecin aussi bon, aussi dévoué, aussi plein d'attentions délicates, qu'il est actif, habile et heureux dans la plupart de ses traitements.

M. le docteur E. Robillard avait commencé par se faire un nom dans la chirurgie, et l'on se rappelle encore quelques vraiment étonnantes opérations qu'il a faites lorsqu'il était chirurgien-en-chef du Grand-Tronc. Depuis, bien qu'il exerçât sa profession d'une manière générale, on sentait qu'il avait des préférences pour certaines maladies qui demandent un traitement plus délicat, et chez le médecin autant de qualités sociales que de savoir ; mentionnons, entre autres, les maladies des femmes.

C'est pour se rendre compte des dernières perfectionnements apportées dans le traitement de ces maladies par les princes de l'art médical en Europe, que M. le docteur E. Robillard entreprend le voyage pendant lequel il visitera les hôpitaux des grandes villes européennes, suivra les cliniques données par les maîtres, assistera au plus grand nombre possible d'opérations, et comparera les manières adoptées dans les différentes grandes villes d'Angleterre, d'Ecosse, de France, d'Italie, d'Allemagne et d'Autriche.

Le voyage de M. Robillard devra durer six à sept mois, de sorte que, l'été prochain, nous le verrons de nouveau parmi nous, en état de rendre de plus grands services encore dans la profession qu'il honore, et muni d'une trousse complète des instruments les plus modernes et les mieux perfectionnés.

M. DE MOLINARI SUR LES ETATS-UNIS

Les nègres étant devenus, en apparence du moins, la "classe dirigeante" de la Caroline du Sud, Charleston, jadis la résidence préférée de l'aristocratie blanche, est aujourd'hui, par un étrange revirement des choses humaines, le foyer de la démocratie noire, et l'on y rencontre toutes les variétés du nègre de Guinée et du nègre du Congo, noir noir, noir de fumée, noir mat, noir luisant, noir brun, avec la gamme des sangs-mêlés aux deux tiers, à la moitié, au quart, au huitième, allant du jaune foncé au blanc mat : pour la plupart, il faut le dire, affreusement laids, malgré leurs yeux veloutés et leurs magnifiques dents blanches. Et quelles guenilles indescriptibles !

Jamais de ma vie je n'avais vu une collection aussi complète et aussi variée de bottes éculées, de chapeaux

bossués, de pantalons troués, d'habits effiloqués et de chemises sales ! Les ouvrières de New-York sont des ladies auprès de cette négresse qui crie des crevettes ou des crabes, avec un vieux chapeau d'homme recroquevillé sur la tête, ou de celle-ci qui ressemble à une énorme truffe enveloppée dans une serviette malpropre. On ne bouche point les trous, on n'enlève point les taches, et chacun garde ses habits jusqu'à ce que ses habits refusent de le garder. Il y a pourtant des exceptions. Voici, par exemple, au coin de la rue, un policeman nègre, son bâton blanc sous le bras, et dont la tenue est absolument irréprochable. Charleston possède une police noire et une police blanche, des pompiers noirs et des pompiers blancs, une milice blanche et une milice de couleur. On me dit du bien des policemen, et il semble même que la concurrence des deux couleurs soit profitable au public. Mais je n'aperçois point de balayeurs. On me fait remarquer aux abords du marché un troupeau de vautours—des *urubus* probablement—qui sont en train de nettoyer consciencieusement un tas d'immondices. Les *urubus* remplissent à Charleston les fonctions de balayeurs, comme les chiens à Constantinople ; il n'y en a pas d'autres.

Aux abords du *City Hall* on me signale une autre variété d'*urubus*, moins laborieux et moins utiles ceux-là : ce sont des politiciens nègres, en sous-ordre, que les *carpet baggers* et les *scalawags* blancs emploient à recruter des voix. Qu'est-ce qu'un *carpet bagger* ? Qu'est-ce qu'un *scalawag* ? Un *carpet bagger* est un politicien venu du Nord après la guerre, sans autre fortune personnelle que le contenu de son sac de nuit (*carpet bagger*, porteur de sac), pour gouverner les États du Sud et administrer leurs finances. Un *scalawag* est un va-nu-pieds ou un vagabond noir ou blanc, du Nord ou du Sud, qui sert d'auxiliaire au *carpet bagger*. Pendant plusieurs années, les propriétaires du Sud, en proie à un amer découragement, leur ont laissé le champ libre ; mais *carpet baggers* et *scalawags* ont opéré avec tant d'activités qu'ils auraient dévoré le peu qui restait de la fortune du Sud si l'on n'y avait mis le holà. Les blancs ont fini par comprendre qu'ils étaient les plus nombreux dans la plupart des anciens États confédérés ; ils ont voté et reconquis pacifiquement le pouvoir, sauf dans la Caroline du Sud et dans la Louisiane où la population de couleur est en majorité. Ils ne désespèrent pas cependant d'expulser les *carpet baggers* et les *scalawags* de ces deux dernières forteresses, car ils ont pour eux, à défaut du nombre, l'influence de la fortune et des lumières, sans oublier l'ascendant de la race ; et alors, le Sud, débarrassé des maraudeurs politiques, cessera d'être légalement au pillage. Je n'ajoute rien : c'est bien un vrai pillage, avec l'apparence de la légalité. Lisez plutôt cet extrait d'une lettre qu'un des citoyens les plus notables de la Caroline du Sud adressait ces jours-ci au *New-York Herald*.

(Suit l'extrait de la lettre.)

J'ajouterai que le montant des taxes qui pèsent sur la propriété s'élève au taux énorme de 22 0/0, et qu'il arrive fréquemment qu'on trouve plus de profit à abandonner ses biens au fisc qu'à payer les taxes. A Charleston, la valeur des maisons a baissé de moitié, et sur les bords de la Savannah, qui sépare la Caroline de la Géorgie, des terres se vendent 2 ou 3 dollars l'acre le long de la rive carolinienne—encore ne trouvent-elles pas d'acheteurs,—tandis qu'on les paie 50 dollars et davantage sur la rive géorgienne. La plupart des plantations de riz sont ruinées ; les nègres cultivent à la place des petits champs de maïs ou de patates douces qui suffisent à leurs besoins avec l'adjonction des menus profits du maraudage. Qu'un semblable état de choses

puisse subsister, cela paraît au premier abord invraisemblable ; heureusement, les mœurs et les habitudes corrigent les lois, et si le meilleur gouvernement est impuissant à réformer d'emblée une société vicieuse, un gouvernement barbare ne peut avoir raison en un jour d'une société civilisée.

Cette influence des habitudes, des mœurs, j'ai pu l'apprécier moi-même en prenant un *car* qui m'a conduit à la limite de la ville, après avoir traversé un quartier aristocratique, où d'élégantes villas sont enfouies derrière des massifs d'orangers, de citronniers, de magnolias, de vernis du Japon, et d'un merveilleux arbuste couvert de milliers de fleurs rouges, le *lagers-trœmia indica rubra*, que je prenais, dans mon ignorance, pour le laurier-rose ; en sortant du *car*, j'ai fait à pied dans la campagne une promenade de plusieurs kilomètres au milieu des champs de maïs, des prés et des massifs de chênes verts. Je ne rencontrais que des nègres. Tous me saluaient avec une respectueuse déférence, et ceux auxquels je demandais des indications sur ma route s'évertuaient à me remettre sur le bon chemin.

Les nègres ont beau être devenus les maîtres de leurs maîtres, ils n'ont pas moins conscience de leur infériorité, et le jour où les carpet baggers et leurs soutiens du Nord cesseront d'exploiter leur ignorance dans des vues politiques et surtout financières, tout rentrera dans l'ordre : les conservateurs blancs ressaisiront le pouvoir qu'ils sont seuls capables d'exercer, et les politiciens nègres reprendront qui le rasoir, qui le plumbeau et la chasse-mouches, qui la poêle à frire. N'est-il pas plus honorable, après tout, d'être un barbier adroit, un bon domestique et un parfait cuisinier, qu'un mauvais politicien ? En attendant, la situation de ce malheureux pays livré aux carpet baggers et aux scalawags me rappelle une amusante caricature de Cham représentant un tribunal où trois forcés, le bonnet vert sur l'oreille, sont en train de juger leurs ci-devant juges. La comparaison n'est pas aussi forcée qu'elle en a l'air.

La Législature vient précisément de nommer à une des fonctions les plus élevées de la magistrature un simple voleur nègre, et la chose a paru, malgré tout, si exorbitante, que le gouverneur, homme de bon sens quoique carpet bagger, a cru devoir contester la validité de cette nomination. Mais qui aura le dernier mot du gouverneur blanc ou de la Législature nègre ?

En ma qualité d'Européen non américanisé, je fais le voyage de Charleston à Savannah dans le *car* du peuple de couleur, *colored people*, comme on nomme ici tout ce qui n'est pas blanc de race pure. J'ai pour voisines deux vieilles négresses couleur de suie, des négresses de Guinée ; en face de moi un vieux nègre dont la tête est couverte d'une épaisse toison de laine blanche toute bouclée ; plus loin une jeune négresse d'un noir tirant sur le brun ; une négresse Congo, dont le nez retroussé, les grosses lèvres gourmandes, les yeux brillants et humides ne manquent pas d'un certain agrément ; çà et là quelques mulâtres élégamment vêtus d'un paletot noir avec un gilet d'une blancheur irréprochable sur lequel s'évalent une chaîne d'or et des breloques.

Ce sont des politiciens, probablement des fonctionnaires qui gouvernent le peuple blanc, mais qui se gardent prudemment de mettre les pieds dans la voiture réservée aux blancs. Leur présence y soulèverait une émeute ! Ils auraient certainement le droit d'user de représailles à mon égard, et je leur sais gré de se montrer plus tolérants que leurs voisins. Le paysage qui se déroule à mes regards se ressent du voisinage

des tropiques. Ce sont d'immenses marécages couverts de joncs et de nénuphars, ombragés d'un épais taillis, ou bien encore d'immenses forêts de chênes et de pins jaunes, à térébenthine, au milieu desquels les nègres ont pratiqué des éclaircies en mettant tout simplement le feu aux arbres. Le sol est couvert de souches noircies ; d'espace en espace on aperçoit une cabane en planches entourée d'un champ de maïs. Des nègres y travaillent nu-tête, sous un soleil presque vertical ; les négresses portent de vieux chapeaux de paille. Est-ce par coquetterie et ont-elles peur du hâle ? Les négriens ne portent rien, comme dans la chanson de Malbroug ; les plus âgés seulement achèvent d'user les détroques qui datent de l'émancipation.

Mais cette nature tropicale est splendide : les corolles blanches qui surmontent les larges feuilles vertes des nénuphars sont visitées par de lourds papillons aux larges ailes diaprées d'azur, d'argent ou d'or ; de temps en temps un grand échassier blanc prend son vol en rasant le marais, dont les eaux noires ou acreuses suintent la fièvre ; des plantes grimpantes enveloppent le taillis de manière à le rendre impénétrable. Des tortues prennent le frais le long des bayous noirâtres, où fourmillent des alligators long parfois de plus de 3 mètres et exhalant une forte odeur de musc. Seulement, ce jour-là les alligators ont préféré rester chez eux ; je suis obligé d'y croire de confiance. En revanche, voici des vaches nonchalamment couchées en travers de la voie, qu'aucune clôture ne sépare de la forêt. Le sifflet de la locomotive fait un affreux tintamarre dont elles finissent par comprendre la signification : elles se sauvent à toutes jambes dans le fourré ou dans la futaie. Aux abords de la rivière Savannah, la végétation se serre et acquiert une vigueur prodigieuse : les roseaux ont 20 pieds de haut.

La rivière roule lentement ses eaux épaisses, couleur d'ocre rouge. Nous la traversons sur un pont en bois qui a été détruit pendant la guerre et qu'on n'a reconstruit qu'à moitié. Çà et là on a enfoncé des pilotis dans le lit vaseux du fleuve ; on a réuni ces pilotis par des poutres transversales, et on a posé les rails à jour d'une poutre à l'autre. La locomotive ralentit sa marche, et le train branlant traverse sans encombre ce passage vertigineux, non sans faire éprouver aux voyageurs insuffisamment américanisés un malaise sensible. Mes compagnons et mes compagnes de couleur restent impassibles. Ils sont, d'ailleurs, très agréablement occupés : le respectable vieillard à laine blanche dévore les restes d'un gâteau de maïs ; les deux vieilles négresses de Guinée ont allumé de courtes pipes en bois dont elles tirent des bouffées d'une fumée épaisse et âcre qui me prend à la gorge ; la jolie négresse Congo enfonce ses belles dents blanches dans la chair rouge d'un *water melon*, jusqu'à ce qu'il n'en reste plus que l'écorce verte.

Cela fait, un beau nègre au nez largement épaté lui apporte galamment un verre d'eau glacée qu'il vient de remplir à la fontaine du *car* et qu'elle vide jusqu'à la dernière goutte, en faisant claquer ses lèvres ; après quoi, — elle aussi ! — elle tire une pipe de sa poche, elle la bourre avec soin, et je ne l'aperçois plus qu'à travers un nuage de fumée. Cependant, la pipe finit par se vider, et l'aimable Congo la remet dans sa poche, d'où elle extrait une tablette noire que je prends pour du jus de réglisse. A la bonne heure ! Elle se penche nonchalamment à la fenêtre, comme pour savourer le merveilleux paysage qui se déroule à nos yeux. Horreur ! Un jet de couleur jaunâtre s'échappe de sa bouche cerclée de perles. Elle ne se contente pas de fumer, elle chique !

Après avoir traversé la rivière, nous entrons dans la Georgie, et nous voici bientôt à Savannah, *Forest City*, la Cité de la forêt, la bien nommée, car elle contient plus d'arbres que de maisons.

LE SEXE FAIBLE

C'est une tradition acceptée que de considérer la femme comme faisant partie du sexe faible ; or, M. Eugène Chapus soutient, d'après un de nos biologistes les plus distingués, que c'est là une erreur et que l'on a grand tort d'admettre que l'homme soit le type de la force et de la durée, et la femme le type de la faiblesse et de la fragilité.

Pour être dans le vrai, peut-être faudrait-il retourner la proposition.

Sans doute, l'homme soulève et porte de plus lourds fardeaux que la femme ; sans doute, il se consacre à des occupations qui exigent un plus grand développement d'énergie physique, mais cette faculté n'implique pas la durée, et la vraie force est celle qui dure le plus. Toutefois, dans les campagnes où les femmes se livrent, comme l'homme, aux plus rudes travaux, leur énergie musculaire ne présente pas une différence bien notable ; mais si par force on entend une résistance plus efficace contre des milieux dangereux, une lutte plus heureuse contre toutes les menaces d'altération de la santé et même certaines immunités relatives contre des maladies graves, alors c'est la femme qui est l'homme et c'est l'homme qui est la femme.

La femme vit plus longtemps. Quand elle est malade, la durée de son mal est moindre et sa convalescence plus prompte. Elle s'acclimata plus aisément ; elle supporte mieux les fatigues morales et matérielles, les veilles prolongées, les privations, les besoins. Et cela se comprend d'un trait, lorsqu'on réfléchit que c'est à la femme qu'incombe le soin d'élever la famille, de veiller au berceau des enfants et d'y passer au besoin des nuits entières sans sommeil.

Que l'on parcoure les tables de survivance anciennes et modernes, et on y verra que presque à chaque âge elle a une vie probable plus élevée. Toutes choses égales d'ailleurs, elle est plus respectée que l'homme par les épidémies générales. Plus sensible, plus impressionnable que l'homme, elle reçoit plus vivement le choc des événements douloureux... et cependant, elle a une puissance de redressement, de réaction morale qui manque à l'homme au même degré. On en trouve la preuve dans ce double fait, d'une part, que l'aliénation mentale la frappe moins souvent et qu'elle en guérit plus facilement, de l'autre, qu'elle recourt trois fois moins au suicide.

Cette immunité de la femme se manifeste dans le sein même de sa mère. On sait qu'il vient au monde un certain nombre d'enfants morts ou qui succombent peu après la naissance, que l'on appelle *morts-nés*. Eh bien, sur 100 de ces morts-nés, on compte 60 garçons et seulement 40 filles.

Avant que ces détails fussent connus, les Sociétés de secours mutuels repoussaient l'admission des femmes, parce qu'elles leurs attribuaient une santé plus délicate que l'homme et, par suite, des maladies plus fréquentes et plus graves.

Aujourd'hui cette erreur est dissipée. L'expérience démontre qu'elles sont d'une moindre charge pour la caisse commune.

En Angleterre, les femmes sont plus favorisées encore sous ce rapport que chez nous. Elles y sont moins souvent et moins longtemps malades.

Enfin, non-seulement la femme vit en moyenne plus longtemps que l'homme, mais encore les longévités exceptionnelles sont beaucoup plus fréquentes chez elles. Ainsi, d'après les documents officiels qui sont mis en lumière, on trouve dans tous les pays beaucoup plus de femmes que d'hommes centenaires.

LES PELERINS ESPAGNOLS A ROME

Rome, 25 octobre.

Discours du chef du cabinet à Stradella, discours du chef de l'opposition à Cossato, discours de l'archevêque de Grenade à Pie IX, discours de Pie IX aux

pèlerins espagnols ; voilà ce qui peut s'appeler une semaine oratoire. Elle a été marquée, du reste, par un fait bien autrement important que toutes ces allocutions réunies : je veux parler de l'apparition de Pie IX dans la basilique de Saint-Pierre, où il n'avait pas mis le pied, du moins ostensiblement, depuis 1870. C'est par là, si vous le voulez bien, que je vais commencer cette lettre.

Ce grand pèlerinage espagnol, annoncé depuis longtemps, n'est autre chose qu'une manifestation carliste, organisée avec l'adhésion—j'allais dire avec la complicité—du Vatican. Aussi le gouvernement italien, sachant fort bien à quoi s'en tenir sur le but secret des organisateurs de cette démonstration, a-t-il tout fait pour la rendre impossible. Pendant un mois et plus, les dits organisateurs ont vainement sollicité en faveur des pèlerins une réduction de tarif sur les chemins de fer italiens. Maître du réseau du Nord, qu'il vient de racheter, le gouvernement s'est bien gardé de consentir à cette réduction.

Force a donc été aux pèlerins de s'embarquer à Marseille pour Civita-Vecchia. Ils sont arrivés par bandes de 1,000 à 1,200, conduits par des évêques, placés eux-mêmes sous la haute direction de l'archevêque de Grenade. Il en venait encore, il en venait toujours ; Rome était inondé de ce flot envahissant, et l'on se demandait si cette marée montante allait s'arrêter. Comment le Comité catholique a-t-il réussi à loger toute cette foule immense dans Rome, c'est-à-dire dans la ville du monde la moins habitable ? c'est un mystère que je ne me charge pas de percer. Couvents placés sous la protection des ambassades, et, comme tels exceptés de la loi qui a supprimé les congrégations, établissements de charité, propriétés cléricales, tout a été mis en réquisition.

Comme toujours, les prêtres et les femmes formaient le gros de l'armée pèlerinante. On ne voyait, on ne voit encore dans les rues de Rome, à l'heure où j'écris, que chapeaux aux ailes retroussées à la Basile, mantilles de dentelles couvrant des cheveux noirs, *boinas* carlistes, chapeaux de feutre épais, et aussi ces bonnets de laine bleu, noire ou marron, qui ressemblent à des bonnets phrygiens dont l'extrémité serait roulée à plat sur le sommet de la tête. La plupart des pèlerins, sauf les prêtres, bien entendu, sont chaussés d'espadrilles retenues à la cheville par de larges rubans noirs.

Combien en est-il arrivé ainsi ? Le chiffre exact n'est pas connu. Il devait en venir trois mille ; on prétend qu'il en est venu six, d'autres disent huit mille. Le fait est que leur nombre est tel, qu'il a fallu renoncer à les recevoir soit au Vatican, soit dans la salle du Concile oecuménique de 1870. C'est alors que les conseillers de Pie IX lui ont soufflé l'idée de donner audience dans la basilique même de Saint-Pierre, laquelle peut contenir aisément 30,000 personnes. Si vous voulez que je vous découvre le fond de ma pensée, je vous dirai que je crois fermement à un plan préparé de longue main. Il me paraît que, pour donner à cette démonstration carliste et syllabique plus d'éclat et de retentissement, ceux qui l'avaient imaginée voulaient amener Pie IX à cette réception solennelle dans la basilique. Tout cela, j'en ai la ferme persuasion, était combiné d'avance ; le grand nombre des pèlerins était un des moyens de vaincre les hésitations de Pie IX, puisqu'il rendait impossible toute réception ailleurs qu'à Saint-Pierre.

Quoi qu'il en soit, la réception a eu lieu, et elle a revêtu le caractère que désiraient lui imprimer les directeurs de cette manifestation.

Dès le matin, les gardes du page—ces grands escogriffes vêtus de bandelettes jaunes, rouges et noires, coiffés du casque prussien et armés d'épées et de hallebardes comme on en fabriquait au seizième siècle—ont pris possession de la basilique et se sont emparés des portes. Dès lors, nul n'a pu entrer sans prouver qu'il appartenait à la nationalité espagnole. Chaque pèlerin avait un billet d'entrée qui était sévèrement contrôlé ; à ce point que plusieurs personnes s'étant, je ne sais comment, procuré de ces billets-là, n'ont pu cependant pénétrer, parce qu'à la porte elles n'ont pas su répondre aux questions qu'un garde-noble leur adressait en espagnol. On cite, notamment, des prêtres français qui, nantis de billets, se sont vu néanmoins refuser la porte impitoyablement. En revanche, un journaliste italien, de l'opinion radicale la plus foncée, se présente hardiment à la porte de bronze : " Vous êtes Espagnol ? " lui demande le garde noble. " De Valence, " répondit-il sans sourciller, dans le plus pur castillan. Et il entre fièrement.

Dans la basilique, de riches bannières de soie indiquaient l'emplacement réservé à chaque confrérie, car vous n'ignorez pas que tout bon catholique espagnol appartient à une confrérie quelconque.

L'archevêque de Grenade officiait au maître-autel, lorsque tout-à-coup Pie IX apparaît environné de cardinaux et porté dans sa chaise *gestatoria*. Comme je vous l'ai dit, c'est la première fois depuis 1870 qu'il descendait à Saint-Pierre et qu'il se montrait à une foule aussi nombreuse. Vous connaissez l'adresse que l'archevêque de Grenade a lue au saint-père, ainsi que la réponse de celui-ci. La modération relative du discours papal fait contraste avec l'exaltation de l'adresse des pèlerins ; je vous signalerai notamment, comme ayant produit ici une grande impression, le passage où la revendication du pouvoir temporel est nettement formulée.

Après avoir répondu à l'archevêque et béni les pèlerins, Pie IX est remonté dans sa chaise *gestatoria* et a fait le tour de la basilique, entouré de toutes les pompes pontificales, auxquelles il avait renoncé depuis six ans. Telle a été cette cérémonie, où les optimistes veulent voir l'indice d'un rapprochement possible entre le gouvernement italien et le Saint-Siège et de l'acceptation par celui-ci des faits accomplis. Rien de moins exact, à mon avis. La claustration volontaire que Pie IX s'impose ou qu'on lui impose, convient trop bien aux jésuites pour qu'elle soit près de cesser.

Seulement, j'estime que la réception des pèlerins espagnols va nuire quelque peu à cette fable du pape captif que les ultramontains ont si bien propagée. Que dites-vous, en effet, de ce prisonnier qui reçoit quand il le veut 10,000 personnes ; qui s'empare de la basilique de Saint-Pierre et en fait garder les portes par des soldats à lui ; qui écoute des adresses injurieuses pour le gouvernement dont il se prétend la victime, et qui y répond ; qui, enfin, fait consigner à la porte l'ambassadeur d'Espagne, c'est-à-dire le représentant officiel de ces mêmes pèlerins auxquels la cérémonie était spécialement consacrée ?

Car voilà le fait scandaleux qui a marqué la réception des pèlerins espagnols et lui a donné son véritable caractère de manifestation carliste. L'ambassadeur d'Espagne près du roi d'Italie, M. de Coello, s'est présenté deux fois à la porte de bronze, et deux fois il a été évincé, bien qu'il eût son billet d'entrée à la main, et bien que sa qualité d'Espagnol ne pût être contestée, ce me semble.

J'en finis avec les pèlerins espagnols en vous

disant que, suivant l'opinion générale, leur démonstration présage une prochaine prise d'armes carliste qui, cette fois, aurait l'appui du Saint-Siège.

VARIÉTÉS

LES CROCODILES COMESTIBLES.

Les crocodiles, nombreux dans notre colonie de la Cochinchine, n'y sont pas, comme en Égypte, seulement un danger pour les marins et un objet d'épouvante pour les populations riveraines. Plus pratiques et mieux avisés, les Annamites font à ces amphibiens une chasse intrépide et intelligente. Pour eux, le crocodile est un gibier ; ils en sont friands et très-ingénieux à s'en emparer, surtout quand il est petit ; ils le conservent vivant et en tirent un excellent parti.

Certains villages favorablement situés sur le bord des arroyos ont le privilège de ces sortes d'entrepôts et de viviers.

Dans l'une de mes excursions à travers ce curieux pays, j'eus occasion de me renseigner par mes propres yeux sur la façon dont la chasse se pratique.

C'était au village de Bien-Hoa, à quelques kilomètres de Saïgon, dont ce village forme en quelque sorte l'un des faubourgs.

Sur le bord de l'arroyo s'avance, de manière à être baigné par la marée, un établissement que l'on prendrait à première vue pour une pêcherie. C'est un carré de pieux enfoncés dans la vase, et assez rapprochés les uns des autres pour retenir au besoin de gros poissons. Des planches et des madriers, formant une terrasse, recouvraient cette cage. Quand j'en approchai, la marée était basse, et il en partait des bruits bizarres, un clapotis inexplicable, des espèces de ricanements et de sifflements, que je ne connaissais à aucun être de la création.

C'était la fosse dans laquelle on dépose les crocodiles apportés par les barques-viviers du Cambodge, et destinés aux gourmets annamites de la capitale. Cette fosse n'a pas moins de 25 mètres carrés, et l'on y entasse ces sauriens à mesure qu'ils arrivent.

Il est difficile de voir rien de plus étrange et de plus affreux ; on croit assister, en regardant cet intérieur, à une scène du monde antédiluvien. Dans un foud vaseux, grouillaient pêle-mêle, enchevêtrés les uns dans les autres, un amas d'amphibiens dont quelques-uns avaient jusqu'à 4 mètres de longueur ; leur couleur brune et celle du limon visqueux qui recouvrait leurs cuirasses se confondaient avec la vase, et, quand ils restaient immobiles, on pouvait les prendre pour les troncs des arbres rugueux qui croissent çà et là au bord des arroyos. La plupart se tenaient dans cette immobilité au plus épais du bourbier ; quelques-uns, la tête soulevée, humaient l'air et poussaient les sons qui m'avaient frappé ; d'autres, par un vigoureux effort, dégagnaient leur queue et leurs pattes prises dans l'amas général. Mais, chose digne de remarque, je ne vis ni une bataille ni un coup de gueule ; ces monstres vivaient en parfaite harmonie.

Ce qui me préoccupa, lorsque je les eus suffisamment observés à travers leur cloison, ce fut de savoir comment on s'y prenait pour les en retirer. Ma curiosité ne tarda pas à être satisfaite, car c'est précisément lorsque la marée est basse qu'on procède à cette opération. Je vis venir cinq bateliers, vêtus seulement de leur large pantalon retroussé à la hanche et armés tous les cinq de longs épieux de bois dur. Ils montèrent sur le toit, dont les planches sont mobiles, en écartèrent quelques-unes ; celui qui paraissait le chef se saisit de son épieu et se tint en observation. Les hôtes de la fosse ne parurent nullement se soucier de lui et continuèrent leur somme ou leurs ébats.

Enfin l'un d'eux, et des plus gros, se mit à renifler comme s'il sentait le voisinage d'une proie. Retirant à demi, par secousses, son tronc gluant de l'entassement, il s'appuya péniblement d'une patte sur la cuirasse d'un de ses compagnons, et dressa la tête en ouvrant la gueule par un bâillement de satisfaction. Elle se distendit dans des proportions si effrayantes qu'elle aurait aisément englouti le corps de l'un des pêcheurs. Mais par ce même mouvement l'animal se mit précisément à la portée de l'ennemi, qui fixa son choix sur lui et lui lança, en travers des mâchoires, l'épieu sur lequel elles se refermèrent par une contraction de rage et qu'elles essayèrent, mais inutilement, de broyer.

Une lutte s'établit alors entre la colère brutale du saurien et l'adresse et le sang-froid du pêcheur. L'un ne voulait pas lâcher l'engin, et le second profitait de cet entêtement pour enfoncer solide-

ment l'extrémité dans la vase, de manière à maintenir le crocodile sur place, la gueule entr'ouverte par cette sorte de levier, qui s'appuyait même sur la cuirasse de quelques voisins. Mais, pour en venir là, l'aide d'un de ses camarades lui fut nécessaire. Un troisième s'étendit sur la plate-forme, passa dans la mâchoire supérieure un lien d'une espèce particulière de rotin très-flexible et très-résistant, et fit un nœud dans lequel se trouvèrent prises l'une des premières dents et l'extrémité du muscau aigu. Il engagea ensuite le même lien sous la mâchoire inférieure, par deux ou trois tours, en faisant effort pour les rapprocher et les fermer toutes les deux, à mesure que l'épieu retiré progressivement le lui permettait, puis, par un mouvement adroit, il acheva de museler le monstre, en tordant les deux bouts du lien, comme on fait d'une baguette d'osier.

Il s'agissait, maintenant que les morsures n'étaient plus à craindre, de tirer la bête de la case et d'éviter ses soubresauts et les coups de sa queue, dont elle balayait, avec une fureur sourde, la vase dans laquelle enfonçaient plus avant ses compagnons effrayés de cette tempête. Pour cela, ou déplaça un des pieux de la cloison, dans la direction la plus propice, et celui des pêcheurs qui tenait le lien se mit à hâler dessus pour amener le crocodile vers cette ouverture. Deux autres pêcheurs se tenaient avec leur épieu à droite et à gauche, attendant qu'il approchât. Dès qu'on l'eut tiré jusqu'aux épaules, les épieux engagés sous ses aisselles retinrent le haut de son corps immobile, et sans s'inquiéter des formidables coups de queue qui faisaient jaillir le limon au travers des barreaux, on retroussa ses pattes antérieures sur son dos, et on les lia au moyen d'un long rouleau de rotin. Tout cela fut exécuté avec une souplesse et une rapidité, exigées surtout par la nécessité de ne pas laisser aux autres prisonniers la facilité ni le temps de profiter de l'issue entr'ouverte.

Un enfant jeta en abondance de l'eau préparée dans des seaux, afin d'enlever le plus épais de la couche qui rendait le dos du monstre glissant; un pêcheur l'enfourcha, et, lui serrant le cou entre ses jambes, lui boucha les yeux de ses deux mains, ce qui calma les soubresauts auxquels il se livrait.

Mais, sa résistance devenant plus passive, il se cramponna en arrière, avec ses deux dernières pattes. Les pêcheurs, de leur côté, redoublèrent d'énergie et l'attirèrent bientôt assez pour renouveler l'opération de la ligature sur son arrière-train. Comme il ne restait plus à craindre que les coups de sa queue, la seule partie désormais flexible de son corps, on prit une perche solide, plus grande que lui, et on l'y assujettit dans toute sa longueur, en commençant par le museau, au moyen d'une véritable opération de bottelage.

On arriva ainsi graduellement, et sans résistance possible de sa part, jusqu'à l'extrémité de cette formidable queue. Garrotté de la sorte, il devenait, grâce à la perche dont les bouts étaient destinés aux épaules des pêcheurs, d'un transport aussi facile que le plus inerte des colis. On acheva alors sa toilette, que les premiers seaux d'eau n'avaient fait qu'ébaucher. On le lava, on le frotta, et, au lieu d'une surface immonde, je vis se dessiner les arabesques régulières de ses écailles, dont les couleurs, d'un beau brun et d'un gris luisant, se dégradèrent en une teinte jaunâtre vers les flancs et sous le ventre. Ses petits yeux jaunes, à pupille étroite et verticale, brillaient d'un éclat singulier et qui, à la longue, comme ceux de tous les reptiles, serait devenu fascinateur.

L'habileté et la dextérité des Annamites pendant cette opération, qui ne réussit pas toujours du premier coup, sont remarquables. Il est extrêmement rare qu'il arrive aucun accident. Quant au dénouement, je ne le vis pas et n'aurais pas voulu le voir. Si pourtant quelqu'un tient à le connaître, le voici : l'animal est transporté sur la place du marché de Saïgon, où l'on commence par l'écorcher vivant; — les Brillat-Savarin de tous pays sont implacables, ceux de l'Annam prétendent que le cuir du crocodile dépouillé mort est beaucoup moins tendre : une fois écorché, on lui retire les entrailles, et, les êtres antédiluviens ayant la vie singulièrement dure, cette double opération ne suffit pas pour la lui ôter; enfin on le met exsangue et, alors seulement, il expire.

Tout cela ne s'accomplit pas sans des cris sourds et sinistres, sans des soubresauts qui ne servent qu'à exciter les rires de l'assistance, toujours nombreuse, et qui se dispute alors les tranches palpitantes de la victime, celles de la queue surtout, estimées les plus délicates; on recueille jusqu'au sang, réputé un mets exquis. Enfin, pour que rien ne soit perdu, les dents servent à faire des manches de coutaux à bétel.

UN JOLI DOCUMENT

Un exemple tout récent de la manière dont on "respecte" la liberté de conscience, en Espagne, en plein 19^e siècle. Ce joli document est signé par Mgr. de Mahon, évêque de Minorque, et porte la date de septembre 1876. Les commentaires seraient inutiles et nous ne pouvons que lire et trembler.

"Nous renouvelons l'intimation d'excommunication majeure d'après la constitution "Apostolicæ sedis" contre les hérétiques, quelle que soit leur classe, quelle que soit leur condition, contre leurs affiliés et leurs élèves, contre leurs pères, leurs tuteurs et tous leurs commensaux; contre leurs auxiliaires et leurs fauteurs, ceux qui leur servent de maîtres, ceux qui leur louent des appartements ou des locaux propres à leurs stupides leçons ou à l'exercice de leurs faux cultes; contre ceux qui les secourent pécuniairement par donations, prêts, legs testamentaires ou tout autre genre de secours; et ausi. contre ceux qui entretiennent avec eux commerce d'amitié, qui, par la parole ou par la plume, et surtout par la presse, les protègent, les défendent, se montrent bienveillants envers leurs pratiques et leurs doctrines, ou attaquent la religion véritable, soit en osant des assauts directs contre le catholicisme, soit en s'en prenant plus spécieusement à l'"ultramontanisme," ou au "cléricalisme," ainsi qu'il est aujourd'hui de mode parmi les impies."

M. VEUILLOT

M. Louis Veillot devient rare, mais il se rattrape généralement sur la qualité.

Voici qu'il vient de faire de "l'Etat" une description des plus ingénieuses.

Nous n'y trouvons à reprendre qu'en un point, à savoir qu'on n'y comprend goutte.

"L'Etat, prononce-t-il, est simplement ce qu'on appelait autrefois le monde, ennemi de Jésus-Christ, le domaine de Belzébuth. *Beezebud id est Deus muscorum*. On lui donne aujourd'hui le nom d'Etat parce qu'aujourd'hui le nom d'Etat est fée et produit la terreur. Mais Belzébuth n'est toujours que le dieu des mouches, et les mouches craindront toujours l'éventail. Je ne nie pas que les mouches ne paraissent former des peuples très-hardis, à la condition que les hommes, spécialement chargés de chasser les mouches, ne soient absents ou ne se trouvent sans éventail. Mais ces hommes reparaitront, et les mouches disparaîtront après avoir restitué l'éventail, fabriqué au besoin de leurs ailes. Ce sera lorsqu'elles s'incommoderont de leur propre nombre, qui leur rendra difficile de manger. La loi des mouches, même lorsqu'elles prétendent former l'Etat, est de manger peu et en ordre. Cette loi leur répugne, mais elles lui obéiront."

Les quatrains de M. Gagne étaient des écrits éclairés *a giorno* à côté de cette marmelade à l'encre; ce qui n'empêche pas les admirateurs invétérés de M. Louis Veillot de l'admirer imperturbablement dans son œuvre.

L'OPINION PUBLIQUE EN RUSSIE

Tout le monde a les yeux fixés sur la Russie. L'opinion publique en Russie, telle est, par suite, l'une des principales préoccupations ou l'une des grandes phrases du jour. "Le courant irrésistible de l'opinion publique russe," jamais cliché n'a servi davantage.

S'est-on demandé ce qu'est l'opinion publique en Russie? Cette opinion publique est-elle celle du peuple?

Non, le peuple, les basses classes, en Russie, n'ont pas d'opinion. Ou mieux, l'opinion du tsar est la leur. Le peuple russe n'en a pas d'autre. Le tsar, voilà toute son opinion.

"Notre père le tsar," dit en se signant le paysan russe. Le tsar est en effet, pour les basses classes de l'empire, ce qu'étaient nos anciens rois pour l'ancien peuple de France. "Si le roi le savait!" disaient les petits malmenés par les grands, les manants écrasés par les seigneurs. Le roi, c'était la force mise au service du droit, c'était la défense du faible, c'était l'émancipation du serf, c'était l'affranchissement de la commune.

Même phénomène en Russie, à l'heure actuelle. Le tsar a toujours pris la défense du peuple contre les seigneurs. C'est au tsar que le serf demandait à être rendu lorsqu'il était trop malheureux avec son maître. C'est le tsar qui a fait ce qui dépendait de lui, tant que le servage ne fut pas aboli, pour rendre moins lourd cet esclavage de la glèbe. C'est le tsar enfin, sous le nom d'Alexandre II, qui, malgré les résistances de la noblesse, a voulu et accompli l'affranchissement total des serfs. L'union est donc intime entre le peuple et la dynastie. La volonté de l'empereur est celle du peuple et le peuple n'a d'autre opinion que celle de l'empereur.

Qu'on ne cherche pas, en conséquence, de courant irrésistible dans ces millions de moujicks ou d'artisans; ils ne peuvent, ils ne veulent, ils ne sentent que par le tsar. Si le tsar veut la paix, ils ne demandent que la paix; le tsar voudrait la guerre: ils seraient les partisans résignés de la guerre.

Où faut-il uniquement chercher une opinion publique en Russie? C'est dans les grandes familles, la noblesse, les hautes classes, le *high life*, pour employer une expression à la mode,

S'il y a une opposition en Russie, c'est dans les hautes classes qu'elle recrute ses adhérents. La richesse donne le loisir; le loisir donne l'indépendance d'esprit; l'indépendance de la pensée ne connaît bientôt plus de limites.

La société moscovite en est là. Effet d'une civilisation quintessenciée, des raffinements du luxe, de la satiété qui en résulte, de l'amour du nouveau propre aux gens qui ont tout vu, tout appris et usé de tout—le monde russe passe par une crise intérieure qui n'est pas sans analogie avec celle de la société française au dix-huitième siècle. Même travail des esprits, même soif d'inconnu, mêmes explorations dans les champs infinis de la pensée libre et sans frein, même abandon des traditions, même scepticisme, même défi aux croyances du passé, mêmes idées de réformes.

Là réforme social, effroi des classes possédantes chez nous, est le rêve de prédilection des Russes les plus riches et les plus distingués. Les idées révolutionnaires, tenues à distance respectueuse de nos salons, circulent en toute liberté et récoltent des adhésions dans le grand monde de Saint-Petersbourg et de Moscou. Les doctrines de nos utopistes, de nos phalanstériens de 1848 ont une séduction particulière même pour l'âme sensible des belles Russes.

Ne vous semble-t-il pas revoir notre dix-huitième siècle avec ses marquis, ses marquises, ses abbés de cour, ses philosophes, ses savants, ses magnétistes, entrant en danse, se partageant entre le plaisir, la libre-pensée et la superstition, jusqu'à ce que les grands chefs d'orchestre et Roussaau, et Voltaire et les Encyclopédistes, montent au pupitre et entraînent la ronde échevelée aux confins extrêmes où l'on dit: "Après nous, le déluge." Aux hommes d'action alors, aux révolutionnaires sérieux d'entrer en scène.

Dejà ce n'est plus la libre-pensée qui règne en souveraine dans les hautes sphères enivrées et affolées en Russie, comme elles l'ont été chez nous, c'est l'athéisme. Ce n'est plus l'athéisme tel que l'élabore la lourde science allemande, c'est le nihilisme.—Le nihilisme ou le néant, voilà l'alpha et l'oméga de la vie humaine. Néant nous étions, néant nous sommes destinés à redevenir. A quoi bon, dès lors, lois, convenances sociales, vertus, morale, liens de famille, principes d'autorité? Allez le demander aux femmes ou aux filles russes qui, converties au nihilisme, quittent leurs familles pour vivre en phalanstère, ou qui font escorte aux jeunes et beaux professeurs que le gouvernement envoie par mesure de précaution en Sibérie.

Les hautes classes donnent l'exemple, les classes moyennes suivent.

Ce qu'on appelle l'opinion publique, en Russie, n'est que l'opinion de cette société intermédiaire entre le peuple et le tsar. C'est cette opinion qui pousse à la guerre. C'est dans ce milieu de haute et petite noblesse, de grand monde et de riche bourgeoisie que se recrutent les volontaires, les officiers, les donateurs, et aussi les ambulancières aristocratiques qui font de leurs blanches mains en ce moment de la charpie, des couvertures, des vêtements pour les blessés et les soldats de la guerre serbe.

Et puisqu'on croit toujours contempler sa propre histoire dans celle d'autrui, ne retrouve-t-on pas, dans le mouvement des Russes en faveur de la Serbie, quelque chose de l'enthousiasme des Français, il y a un siècle, en faveur des colonies anglaises d'Amérique insurgées? Ne s'imagine-t-on pas revoir à l'œuvre nos Lafayette et nos Rochambeau, équipant des frégates à leurs frais et traversant les mers pour aller fonder l'indépendance américaine?

Revenons au présent. Quelle est la nature de l'opinion publique en Russie, où elle naît, où elle s'alimente, où elle agit; nous venons de l'indiquer autant que le comporte le cadre d'un article de journal.

On sait, on a vu qu'au-dessus de cette opinion publique, il y a le tsar, qu'au-dessous il y a le peuple; que le tsar et le peuple font cause commune en dehors des hautes classes, et contre elles, s'il le faut.

C'est réduire, une fois pour toutes, à leur plus simple expression les raisonnements de politiciens exubérants qui veulent absolument que le gouvernement russe finisse par céder au vœu national. Il ne faut pas plus confondre la nation russe avec sa société philosophique, frondeuse et remuante que le gouvernement avec les comités panslavistes. Il y a une très-grande différence.

Le tsar seul règne et gouverne. Voilà ce qu'il ne faut pas oublier.

New-York, le 13 Nov. 1876.

(Pour le *Reveil*.)

Monsieur le Rédacteur,

Il arrive un moment où l'enthousiasme devient du marasme et le délire de la prostration; je me suis tâté le pouls et je m'aperçois que ma fièvre électorale est tombée à 60 pulsations par seconde: il y a atonie; les grandes émotions du moment ont usé mes sensations, je ne sais plus où j'en suis, tant les républicains et les démocrates m'en ont fait voir de cruelles!

A force de nous dorer la pilule, on s'aperçoit bien vite que les partis ne veulent qu'une chose: arriver, coûte que coûte, au pouvoir, quitte à ne pas nous remercier!

Fatigué des voix fausses des marchands de journaux qui nous annoncent tant de fausses victoires, j'en suis arrivé à me persuader que le télégraphe est comme la maîtresse de François Ier, *qu'il varie, bien fol est qui s'y fie*. Je demande désormais la paix et la tranquillité, et surtout plus de portraits de *Tilden et Hayes*—on ne peut faire un pas dans les rues sans rencontrer ces deux gentlemen accrochés quelque part—Décidément, je n'y puis plus tenir : je prends la grave résolution de quitter la terre :—ne vous effrayez pas, il n'y a aucun danger—Oui, comme l'oiseau je vais voyager dans l'air—dans l'air ?—Certainement ; au moins là on ne me parlera plus d'élections !

Mais comme je n'ai pas d'ailes et très peu de confiance dans les ballons, je suis obligé de m'adresser au chemin de fer aérien qui va m'enlever comme une plume jusqu'au *Central Park*.

Grâce à ce chemin de fer aérien, je m'envole dans l'espace, je nage dans le vide, je deviens atôme, mais je ne m'accroche nulle part et ne tourbillonne pas le moins du monde.

Vlan ! me voilà parti !..... Je vois le mouvement des rues à vol d'abeille ; j'abandonne mille détails de la vie intime, pour d'autres qui passent devant mes yeux comme dans un kaléidoscope ; je cours en droite ligne à la hauteur du premier étage, c'est vertigineux, on a peur et on est heureux ! Le spectacle le plus varié m'enchanté et me console ; je suis en ce moment, le Diable boiteux ; l'intérieur des maisons est pour moi aussi visible que le fond de mon verre.

Ce que j'y vois je pourrais vous le dire,
Mais je ne tais par respect pour les mœurs !

Le spectacle est parfois si séduisant que je me surprends à faire des vœux pour que le train déraille, afin d'avoir un prétexte honnête pour tomber aux pieds de celle que je ne peux voir qu'en courant.

Dieu n'exauce pas toujours nos vœux..... Cependant, il paraît que ce n'est pas impossible. Un gentleman me raconte qu'il a lui-même piqué une tête en compagnie de douze cars au milieu de la rue, au grand étonnement des marchands de légumes.—Êt vous n'avez pas été blessé, lui dis-je ?—Presque rien, je ne me suis cassé qu'une jambe.—Quel malheur ! m'écriai-je.—Je ne suis pas de votre avis, j'étais assuré et ma jambe m'a rapporté 3,000 dollars !..... chose singulière ! ajouta-t-il, le train, quoique précipité d'une hauteur de 15 pieds a continué de courir dans la même direction..... malheureusement il a encore déraillé et j'ai manqué me casser une autre jambe. Mais un célèbre inventeur vient de proposer à la compagnie un nouveau mécanisme, qui permettra à l'engin une fois tombé sur le pavé, de remonter sur le chemin de fer aérien avec aisance et facilité.—Voilà qui est incroyable, m'écriai-je.—L'Américain ne connaît rien d'impossible, mon cher, vous verrez bientôt fonctionner ce nouveau mécanisme.— Il est possible, lui dis-je, que ma mauvaise étoile me conduise sur le chemin de fer aérien le jour où il fera un nouveau plongeon ; en ce cas^e soyez bien assuré que je ne le raconterai à personne.— Et pourquoi cela ?— Comme vous je crois au progrès — vous allez me comprendre — l'année passée vous vous êtes cassé une jambe ? eh bien ! je crois que, d'après cette loi progressive, si j'ai affaire à votre amélioration projetée l'année prochaine, je serai tué raide. C'est là que je vous attendais, me dit alors mon interlocuteur qui prit soudain une pose administrative : en prévision d'un malheur qui peut vous arriver d'un jour à l'autre, vous seriez sans excuse si vous ne cherchiez pas à assurer une vie aussi pré-

cieuse. En traitant par mon intermédiaire avec l'*Insurance life Co.*, dont je suis l'humble représentant, votre mort peut devenir une bonne fortune pour votre veuve ; tout dépend des versements.....—Assez, lui dis-je, apprenez que je tiens énormément à ce que ma veuve soit inconsolable, parlons d'autre chose ; ce sujet de conversation me donne le mal de mer.—Egoïste ! me dit alors l'agent d'Assurance, après un semblable langage je ne serais pas étonné que vous fussiez démocrate !—Votre perspicacité vous fait honneur, monsieur le *smart*, je suis en effet l'adversaire des *humbugs* et en particulier de votre parti.

Heureusement nous étions arrivés ; le partisan de Hayes me lança un regard foudroyant et prit à gauche. Pour moi, je me contentai de lui tourner le dos et de courir au *Central-Park* où j'étais impatientement attendu pour voir le grand *Match women's pedestrian*.

Quel délicieux coup d'œil ! figurez-vous deux jeunes misses qui luttent ensemble de vitesse à pied, au grand applaudissement de la foule idolâtre. *Miss Von Hillern* en est arrivée à son 333^e mille, tandis que sa compagne succombe au 308^e ; pauvre enfant ! elle demande grâce, mais sa rivale marche toujours ; après avoir usé ses bottines elle marche avec ses bas—son héroïsme lui vaut un nuage de fleurs, elle en a dans les cheveux et elle marche dessus..... c'est de l'enthousiasme, du délire !—Quel malheur ! que le Juif Errant ne l'ait pas rencontrée en ce moment ! il en eût fait sa compagne.—Cependant la foule se sent émue pour la noble miss Marshall qui est vaincue,—comme notre grand poète elle s'est écriée : *Oh ! n'insultez jamais une femme qui tombe !* et vingt bras la portent en triomphe—*Miss Von Hillern* à son tour est éreintée, elle n'en peut plus, elle vient de parcourir son 335^e mille—comme Achille elle rentre dans sa tente, j'aurais pu dire chez sa tante pour édifier mes lecteurs, mais à quoi bon mentir ? sa gloire ne la met-elle pas au-dessus de toutes les conventions sociales ?

Mais, me direz-vous, pourquoi cette innovation ? a-t-on envie de supprimer les cars ?—Non, lecteurs, vous n'y êtes pas ; je vais vous expliquer pourquoi nous avons des *women pedestrians*. Vous savez probablement qu'il y a des gouvernements moraux ?—vous ne vous en seriez jamais douté, n'est-ce pas ?—Nos Solons ont édicté les lois les plus sévères contre le jeu et tout ce qui y ressemble ; les joueurs sont poursuivis jusque dans les cars où désespérément ils ont cherché un refuge.—C'est donc un échange de mauvais procédés de part et d'autre qui n'a qu'un résultat : celui de défrayer la petite presse scandaleuse de New-York. Après avoir usé des *steeple chases* et des régates à satiété et même des élections présidentielles, (car on ose mettre des enjeux sur les têtes vénérables de *Tilden* et de *Hayes*—*proh pudor !*) nos corrompus en sont arrivés à faire courir des jeunes misses et à pied encore. Ah ! si j'étais payé pour réformer les mœurs, comme ce sujet me serait d'un grand secours—je l'offre à M. M..... qui ordinairement patauge dans des redites sans fin et endort ses auditeurs.

Où vent-on en venir avec ces innovations ? Voudrait-on par hasard changer l'ordre des choses établi même avant le déluge ? bouleverser la famille, jeter la perturbation jusque dans la conversation habituelle de nos salons, nous faire dire par exemple, lorsque nous voudrions faire l'éloge d'une demoiselle accomplie, à la veille d'un mariage désiré :—Cette jeune miss a vraiment toutes les qualités qui feront d'elle une mère de famille irréprochable : elle touche du piano comme *Listz*, fait la cuisine comme *Carême* et court aussi vite qu'un cheval !

La *Tribune* et le *Times*, ces deux terribles sphynx, veulent encore nous faire accroire qu'ils ont eux seuls le mot de l'énigme électorale et que leur Hayes a encore des chances d'être élu.

Peut-être viendront-ils un jour à douter que Tilden ait jamais existé—comme fit le Père Loriquet dans son Histoire de France à propos de Napoléon Ier.

Il faut pourtant qu'ils sachent bien que leur parti n'est plus qu'un cadavre, et qu'il n'a la chance de ressusciter que si la démocratie n'avait rien oublié de ce qui fit autrefois sa perte.

Il ne suffit pas d'avoir un drapeau, il faut encore être fidèle à sa devise. Cromwell et Robespierre, eux aussi, avaient d'immortels principes; mais pour les greffer sur l'arbre de la liberté, ils se sont servi de la hache! imprudents! cet arbre, qui devait porter de si nobles fruits, est tombé lourdement sur eux et les a écrasés dans sa chute!

Je devrais m'arrêter après une période aussi bien réussie! mais je veux terminer par quelques mots qui, je l'espère, arriveront jusqu'à l'*Echo des deux Mondes*.

Je prie ses rédacteurs de croire que je n'ai rien de commun avec l'inconnu qui leur a adressé une lettre anonyme à propos de laquelle ils répandent des flots d'encre.—Dieu merci, j'ai le courage de mes opinions et je signe deux fois plutôt qu'une tout ce que j'écris.

ANTHONY RALPH.

CHOSÉS ET AUTRES

C'est un métier des plus dangereux, des plus pénibles, mais aussi des plus intéressants, que celui de *chercheur de Cristaux*. Il a pris une grande extension depuis l'emploi du cristal de roche dans l'optique.

Les Suisses seuls l'exercent de temps immémorial dans les Alpes, où ils vont à la recherche de ce minéral, qui est de la silice pure ou du quartz cristallisé. On le trouve en grandeur, en finesse et en coloration différentes, tantôt séparé, tantôt en groupes.

Les chercheurs de cristaux sont appelés; *Strahler*, et les cristaux *Strahlen*, ce qui veut dire rayon lumineux.

L'équipement du *Strahler* comprend une barre de fer de quatre pieds de longueur et recourbée à l'extrémité, une pelle, une pioche, un marteau, une corde solide, et un sac en cuir. Ainsi équipé, il s'en va le matin à la découverte de ces trésors diaphanes. Il est presque toujours seul, afin de n'être pas obligé de partager sa trouvaille. Pendant des heures entières, il grimpe le long des flancs du roc sur des avancées de quelques pouces de largeur, au-dessus de gouffres béants. Là, il aperçoit enfin la veine de quartz que maintenant il s'agit d'attendre. Les clous de souliers ne prennent plus sur le sol incliné; dès qu'il marche, le terrain s'effondre; il faut s'en retourner pour chercher une autre route, car aucun chemin frayé ne conduit à ces régions inhospitalières; pour chaque pas, il faut choisir une place convenable, et souvent il est nécessaire de tailler des marches d'escalier dans la pierre.

Une fois la veine atteinte, il la suit et y frappe avec son marteau. A l'oreille exercée le son indique la présence d'une cavane, druse, poche, ou four: ce sont les noms donnés aux excavations où se trouvent les cristaux attachés aux parois et mêlés avec du sable.

LES DIFFICULTÉS DE L'ORTHOGRAPHE. — Les étrangers se butteront sans cesse aux difficultés de notre orthographe et de notre prononciation, disait à Bordeaux, le savant professeur M. Clouzet à M. Charles Monsalet.

Il ajoutait:

« Personne ne pousse l'illogisme aussi loin que nous; c'est presque de la démenée. »

Et il lui déroula cette suite d'exemples:

Nous *portions* nos *portions*. Les *portions*, les *portions*-nous? Les poules du *couvent couvent*. Mes *filis* ont cassé mes *filis*. Il *est* de l'*est*. Je *vis* ces *vis*. Cet homme *est fier*, *peut-on s'y fier*? Nous *éditions* de belles *éditions*. Nous *reliions* ces *relations* intéressantes. Nous *acceptions* ces diverses *acceptions* de mots. Nous *inspections*

les *inspections* elles-mêmes. Nous *exceptionons* des *exceptions*. Je suis *content* qu'ils *content* cette histoire. Il *convient* qu'ils *convient* leurs amis. Ils ont un caractère *violent*: ils *violent* leurs promesses. Ces dames se *parent* de fleurs pour leur *parent*. Ils *expédient* leurs lettres; c'est un bon *expédient*. Nos *intentions* sont que nous *intentions* ce *procès*. Ils *négligent* leurs devoirs; je suis moins *négligent*. Nous *objections* beaucoup de choses contre vos *objections*. Ils *résident* à Paris chez le *résident* d'une cour étrangère. Ces cuisiniers *excellents* à faire un mets *excellent*. Les poissons *affluent* à un *affluent* de la rivière, etc., etc.

Il y a de quoi, en effet, perdre la tête.

NOUVELLES DIVERSES

Le nombre des médailles accordées par le jury de l'Exposition de Philadelphie dépasse le nombre de 12,000.

Les jurés et les commissaires du Centenaire ont distribué les médailles avec une prodigalité sans pareille. Les journaux font des gorges chaudes de cette averse de récompenses, dont l'uniformité a mécontenté tous ceux qui aspirent, à tort ou à raison, à la première place dans quelque industrie spéciale.

Sir Anthony Musgrave, gouverneur du Sud de l'Australie, a été transféré à la Jamaïque.

Le colonel C. G. Strachan, gouverneur de la côte d'Or, en Afrique, a été transféré aux Barbades pour y remplacer le gouverneur Pope Hennessy, qui est transféré à Hong Kong.

On évalue à trente cinq millions la somme que coûtera l'Exposition universelle de 1878, à Paris.

Il existe dans le canton de Berne, pour une population d'à peine un demi-million d'âmes, 6,000 distilleries d'eau-de-vie de pommes de terre. On y enrégistre jusqu'à six suicides par jour. Berne est cependant un pays très avancé en civilisation.

Le gouvernement hollandais, en attendant une solution internationale, a modifié son projet de système monétaire. Il propose pour la Néerlande le maintien de l'étalon d'or et de l'étalon d'argent, et la suspension du monnayage d'argent.

Le brigandage se répand de plus en plus en Italie, et particulièrement en Sicile. Personne n'y est en sûreté, même pendant le jour. Plusieurs personnes ont été enlevées et séquestrées jusqu'à ce qu'une forte rançon ait été payée pour leur mise en liberté.

Son Em. le cardinal Simeoni, nonce à Madrid, succède à Son Em. le cardinal Antonelli, en qualité de ministre des affaires étrangères du Saint-Siège.

Une correspondance adressée de Cettinge à la *Correspondance politique* de Vienne, à la date du 7 octobre, donne les détails suivants sur les forces militaires du Monténégro:

« L'armée monténégrine comprend actuellement 21,800 hommes. Depuis le commencement de la guerre, 2,200 hommes ont été mis hors de combat ou tués. Pour remplir le vide produit, le prince a appelé aux armes des jeunes gens de quinze à seize ans. L'armée est divisée en deux corps. L'un, de près de 11,000 hommes, fait face à Moukhihar-Pacha; l'autre, moins nombreux mais renforcé par 2,000 insurgés, barre l'entrée de la vallée de Cettinge à l'armée de Dervieh-Pacha.

Le *Journal Officiel* publie le compte rendu général de l'administration de la justice criminelle en France, pendant l'année 1874.

Pendant l'année 1876, les cours d'assises ont statué contrairement sur 4,084 affaires, comprenant 5,228 accusés. Rapprochés de ceux de 1873, ces chiffres révèlent une augmentation de 15 accusations et une diminution de 56 accusés.

Les 5,228 accusés impliqués dans les affaires déférées au jury en 1874 avaient à répondre: 1,972, ou 38 0/0 de crimes contre les

personnes ou l'ordre public, et 3,256, ou 62 0/0, de crimes contre les propriétés.

Les verdicts du jury ont amené l'acquiescement de 38 accusés sur 100 en matière d'ordre public; de 25 sur 100 pour les crimes contre les personnes, et de 20 sur 100 en matière d'attentats aux mœurs.

La peine capitale a été prononcée contre 31 accusés: elle a été exécutée pour 15 condamnés; elle a été commuée en travaux forcés à perpétuité pour 15, en vingt ans de travaux forcés pour une des femmes condamnées pour infanticide, et en réclusion perpétuelle pour deux sexagénaires.

Un bateau-à-vapeur géant vient d'être mis en service sur le Mississippi; c'est le *Grand Republic* qui a 325 pieds de long, 94 de large et 4 1/2 de tirant d'eau. Un seul de ses salons a 256 pieds de long et 13 pieds de hauteur; il peut transporter 5,000 tonnes, 400 passagers de première classe et 500 de deuxième classe.

Le steamship *Britannic* vient de faire une traversée de Queenstown à New-York en sept jours et 13 heures.

Le steamship *Wyoming*, arrivé dernièrement de Liverpool, avait à son bord 126 émigrants mormons, qui se rendent à Salt Lake City. Ce sont principalement des Anglais et des Gallois. On remarquait dans le nombre plusieurs jeunes filles fort jolies.

Depuis le commencement de l'année, il est arrivé d'Europe 12 à 13 cents émigrants mormons.

Une correspondance de Saratoga donne les détails suivants sur la célèbre maison de jeu tenue par M. Morrissey, ex-membre du Congrès et un des chefs du parti démocrate à New-York:

"On y joue la roulette, le trente-et-quarante et en général tous les jeux de hasard, dans de grands salons lambrissés et dorés, où des croupiers en manche de chemise ratissent les dollars avec une dextérité toute américaine. Au lieu d'argent on se sert de jetons, cela va plus vite; pour le lansquenot on a imaginé un petit appareil d'où les cartes sont mécaniquement rejetées une à une; le rôle du croupier se réduit ainsi à encaisser et à payer. Dans une salle voisine on sert gratuitement à souper aux décaivés du sort: on y mange comme l'on joue, rondement et le chapeau sur la tête.

"Plus loin est le salon des poules et des paris. M. Morrissey, en effet, ne se contente pas de cette seule entreprise qui lui donne, bon an mal an, de cent à deux cent mille dollars de bénéfices; c'est un homme universel; sans compter plusieurs hôtels et une rue entière qui lui appartiennent, il est propriétaire d'un champ de courses complètement clos et où il organise toutes sortes de meetings à ses risques et périls; c'est lui qui donne les prix, qui préside aux concours et qui encaisse les recettes. Il centralise en outre toutes les agences de paris, et c'est sur elles surtout qu'il compte pour rentrer largement dans ses débours.

ENTRECHATS

A Londres, il est question de la constitution d'un comité qui, pour délier le nœud gordien du conflit turco-serbe, veut mettre Constantinople en actions dans toute l'Europe, tirer de l'opération dix milliards, désintéresser le sultan et les ulémas, et faire ensuite de Stamboul une ville neutre, franche et libre.—Les Turcs, indemnisés, se retireraient en Asie.

L'*Abeille* de la Nouvelle-Orléans, à qui nous empruntons cette énorme nouvelle, dit qu'il ne resterait plus qu'à indemniser les porteurs de leurs obligations.

Nous vivons dans un siècle de maquillage et l'on falsifie tout, tout, même, vous ne devineriez jamais quoi..... l'huile de foie de morue, ce précieux médicament.

Qui l cette pauvre huile de foie de morue, on la fabrique aujourd'hui avec du "bouillon de chien;" c'est du moins ce que nous apprend un journal scientifique de San Francisco. D'après ce journal, il existe dans cette ville une maison de commerce qui achète tous les chiens abattus. Les cadavres de ces pauvres bêtes sont portés dans une usine où on les dépouille. Les peaux, tannées, sont vendues pour faire des gants; les poils sont recueillis

par des industriels; quant à la chair, on la fait bouillir avec les os dans une immense marmite; les os, mis à part ensuite, sont convertis en noir animal; la viande est vendue pour engraisser tous les pores de l'endroit; le bouillon est mis à refroidir, on écume la graisse qui surnage, et cette graisse travaillée, transformée en huile, est ensuite vendue comme huile de foie de morue.

Le mois dernier, raconte M. Paul Parfait du *Charivari*, X... épousait un petit ange aux yeux bleus, à la voix suave, au front candide.

Le voyage de noce obligatoire les avait poussés vers la belle Italie. En trois jours ils sont à Venise, tourant de palais en palais, glissant dans les gondoles, regardant voltiger les pigeons de Saint-Marc.

En sortant d'un café, sur la Piazzetta, le nouveau marié, dont le cœur débordait d'émotion, demande à sa petite femme:

—Qu'est-ce qui t'a le plus frappée tout à l'heure?

Et le petit ange, en baissant les yeux:

—A la troisième table, à droite...

—Quoi donc?

—Il y avait un officier qui est fièrement joli garçon.

—Nous lisons dans l'*Union* de Sacramento—

On sait que ces affreuses araignées qu'on nomme tarentules abondent dans le voisinage de Modesto. Le sable est leur élément. Elles y construisent des demeures souterraines souvent fort curieuses à examiner. Mais il paraît aussi que la tarentule est fort belliqueuse de sa nature et toujours prête à combattre ses semblables. Or, les sportsmen de Modesto, connaissant l'instinct cruel et farouche de ces insectes vénimeux, s'en sont fait un but de distraction dans les longues journées du dimanche. Ils s'emparent de deux tarentules qu'ils placent en face l'une de l'autre dans une petite arène construite *ad hoc*. Puis, après les avoir excitées à l'attaque, le combat commence et dure jusqu'à ce que l'un des gladiateurs reste étendu sans mouvement et ne donne plus aucun signe de vie. Pendant la lutte, des paris sont organisés parmi les spectateurs, qui semblent prendre autant d'intérêt à ce genre d'amusement que s'il s'agissait d'un combat de coqs ou d'une course de chevaux.

LES BUVEURS DE BIÈRE EN SUISSE. — Dès le 1er janvier 1877, le système métrique sera obligatoire en Suisse. Cette nouvelle a jeté la consternation et le désarroi... parmi les amateurs de bière. En voici la raison: en Allemagne et dans la Suisse allemande, il existe une classe spéciale de consommateurs; ce sont des gens sérieux, habitués à s'asseoir à la même table, dans le même coin, et à boire dans le même verre. On appelle le buveur de cette catégorie le *stammgast* (le client enraciné).

Or, ce *stammgast* fait l'emplette d'un verre spécial, ornémenté, armorié, avec ou sans couvercle; c'est sa propriété, on ne lui sert sa bière que dans ce verre. C'est une distinction aristocratique au milieu de la démocratie. On comprend que l'introduction du système métrique implique la suppression de toutes les mesures non étalonnées: c'est ce qui a consterné la catégorie des *stammgaster*.

Des gouvernements cantonnaires se sont émus, le conseil fédéral a dû étudier le cas et il a autorisé la continuation de l'usage des verres en question, mais à titre privé, et en réservant les cas d'abus, qui provoqueraient l'extermination des *stammgaster*. "*Sic transit gloria mundi*."

Une très amusante historiette de théâtre, racontée par M. Noriac, dans le *Monde illustré*:

Un jour de répétition générale aux Variétés, les auteurs trouvèrent que les couplets que chantait l'amoureux comique se terminaient froidement.

—Mon Dieu, dit Hyppolite Cogniard, il n'y a qu'à faire répéter le refrain par les chœurs.

Quand Cogniard avait décidé, les auteurs se rangeaient à ses avis: ils savaient qu'ils étaient presque toujours bons.

Eh bien, mes enfants, vous répéterez le refrain de Christian; c'est bien entendu?

—Parfaitement, répondit le chef des chœurs, rien de plus facile.

—Voulez-vous essayer?

—Oh! c'est inutile, ils ont répété la musique ce matin.

On se retira sur cette bonne parole.

Le soir, Christian chanta son couplet qui se terminait ainsi:

Je suis d'un mauvais caractère,
Et j'ai commis plus d'un méfait;
Mais ne m'accusez pas, ma chère;
Ce n'est pas moi qui me suis fait.

Les chœurs entonnèrent à leur tour :

Il est d'un mauvais caractère,
Il a commis plus d'un méfait;
Mais ne l'accuse pas, ma chère,
Ce n'est pas lui qui se suiffait,
Ce n'est pas lui qui se suiffait.

Le public rit beaucoup et l'on continua de chanter le texte que les choristes avaient tronqué avec une bonne foi digne des plus grands éloges.

A combien peu tient le bonheur en ménage!
Cela fait vraiment frémir!

Voici une charmante petite femme qui, en pleine lune de miel, a déserté le toit conjugal.

Le magistrat chargé par le mari d'obtenir sa réintégration au domicile conjugal l'interroge :

—Qu'avez-vous à reprocher à votre mari ?

—Oh ! rien. Seulement je ne peux pas me faire à sa façon de se moucher.

—???

—Il met un coin de son mouchoir entre ses dents, le relève au centre par un mouvement de balançoire; il empoigne magistralement le nez et sonne une fanfare à repdre jaloux un cornet à pistons.

Le juge au mari :

—Voulez-vous vous engager à vous moucher autrement ?

—Jamais, monsieur le président; ce n'est pas à mon âge qu'on change ses habitudes.

Il y aura procès.

SOMMAIRE DE LA REFORME ECONOMIQUE DU 1er NOVEMBRE 1876.

La Marine marchande de l'Angleterre (3me article— <i>fin</i>), par Edmond BARRIER.....	241
Le Phylloxera (1er article), par BRUNFAUT.....	261
La Codification des lois rurales (1er article), par VALSERRES.....	274
Le Rapport de M. Gambetta et la Réforme fiscale, par YVES GUYOT.....	282
L'Institut national agronomique, par Charles TERRIER.....	285
CHRONIQUE ECONOMIQUE :	
France.—La Situation économique: I. L'Etat des affaires.—II. Les Votes du Congrès ouvrier.—III. Projet d'une Banque populaire... IV. L'Impôt et la criminalité... V. Les Travaux de la commission du budget, par Achille MERCIER.....	293
Angleterre.—La Situation économique: I. Le Commerce extérieur de la Grande-Bretagne pendant le mois de septembre et les neuf premiers mois de l'année... II. Rendement des impôts pendant le premier semestre de l'année financière 1876-1877, par Edmond BARRIER.....	303
Autriche-Hongrie.—La Situation économique: Situation économique... Négociations du traité d'union... Traité de commerce... Le Budget... Enquête sur la crise... Entrepôts, par Max WIRTH.....	313
Italie.—La Situation économique: Le discours de Stradella, par BOULLIER.....	322
L'impôt sur le capital et l'impôt sur le revenu: Projet de loi Gambetta... Projet de loi Menier.....	330
Choses de l'armée, par Emile CHEVALET.....	335
Société d'Economie politique: Réunion d'octobre... Les Banques de Suisse et d'Italie et les économistes de la chaire, par Achille MERCIER.....	339
BIBLIOGRAPHIE... La Science appliquée à la coopération des initiatives... Impressions de voyages et études de mœurs, par Max WIRTH.....	
Ministère des finances: Tableau du rendement des impôts pendant les neuf premiers mois de 1876.....	344
BULLETIN ECONOMIQUE... Actes officiels... Le Commerce de la France pendant les neuf premiers mois de 1876... Les Revenus indirects pendant le mois de septembre... Le Budget de l'Assistance publique... Relevé des quantités de froment importées et exportées du 1er août au 30 septembre 1876... Les Chemins de fer algériens... Le Commerce extérieur aux Etats-Unis pendant les six premiers mois de 1876... L'enseignement du dessin, par Georges LASSEZ.....	346
BULLETIN POLITIQUE.....	349

ON trouvera en vente au bureau du *Réveil* le deuxième volume des CHRONIQUES de M. Buics.
Aussi, Brochures et Pamphlets par le même auteur.
Série complète du *Réveil*.

Liste des Dépôts où se vend LE REVEIL : MONTRÉAL.

- J. M. CARRON, 501, Rue Craig.
- S. E. RIVARD, 625 Rue Craig.
- J. T. HENDERSON, 67, Rue St. Laurent.
- J. B. JACQUES, 213, Rue des Seigneurs.
- RICHARD RENAUD, 10, Carré Chaboillez.
- MME. CHABERT, 941, Rue Ste. Catherine.
- LE CAPPELAIN HERBERT, 238, Rue St. Joseph.
- JOHN FISHER & CO., 125, Rue St. Francois Xavier.
- MURRAY & CO., 387, Rue Notre-Dame.
- WM. DRYSDALE & CO., 232, Rue St. Jacques.

QUÉBEC.

- C. E. HOLIWELL & CO., 10, Rue Buade, Haute Ville.
- M. MILLER & SON, 59, Rue St. Pierre, Basse Ville.

PROGRES!

NOUVEAUX MAGASINS DE

CHAUSSURES

AU

No. 260, Rue St. Joseph, 260,

Vis-à-vis chez Frs. Lafamme, boulanger,

ET

No. 60, Rue du Pont, 60,
ST. ROCH.

M. GEO. BINET

Désire informer ses amis et le public en général qu'il a en mains un assortiment considérable de

Chaussures Fines et de Travail

De la plus grande élégance et de la première qualité qu'il vendra
A TRÈS-BON MARCHÉ.

Il est aussi prêt à recevoir des COMMANDES pour des ouvrages des toutes descriptions dont il garantira la solidité, vu qu'il emploie, pour la confection de ses chaussures

Les meilleurs matériaux et les meilleurs ouvriers;

Le tout sous la surveillance de M. C. BINET, père, autrefois de la société CAMPBELL & BINET, du faubourg St. Jean.

Les chaussures suivantes seront toujours en mains, telles que:
BOTTINES DE PRUNELLE, pour Dames, Filles et Enfants;
BOTTES, SOULIERS et CONGRESS de travail, pour Hommes et Garçons;

CHAUSSURES FINES pour tous les goûts.

Une visite est respectueusement sollicitée.

GEO. BINET.

Québec, 9 sept. 1876.—4m.

JACQUES AUGER

SYNDIC OFFICIEL,

RUE ST. PIERRE,

BASSE-VILLE,

QUÉBEC.

BATISSE STADACONA.

W. M. McDONALD
 Nos. 56 et 58
 RUES COUILLARD ET ST. JEAN,
 HAUTE-VILLE, QUEBEC

Spécialité d'ouvrages en peinture faits à la campagne.

M. McDonald désire attirer l'attention des personnes de la campagne au sujet des travaux en peinture qu'elles ont à faire faire.
 M. McDonald a constamment une trentaine d'hommes expérimentés et très-habiles employés à ce genre d'ouvrages, dans différentes paroisses, etc., etc.
 M. McDonald prie les résidents de la campagne de bien vouloir lui faire une visite avant de faire exécuter leurs commandes par des personnes sans expérience, et qui ignorent les nouveaux styles qui peuvent être introduits tous les jours.

IMPORTATEUR ET MARCHAND

TAPISSERIES, PEINTURES, HUILES, VITRES, MASTIC, VERNIS, PINCEAUX, Etc., Etc.

M. McDonald saisit la présente occasion pour annoncer à ses pratiques de la ville qu'ayant à son emploi des ouvriers des plus expérimentés, il est prêt à exécuter toutes les commandes, telles que: Peinture de maisons et d'enseignes, simple et décorative; Peinture à Fresque, Tapissage, Vitrage et tout ce qui concerne cette branche de commerce, le tout fait dans le meilleur goût, sous le plus délai et à court des conditions libérales.

W. M. McDONALD,
 Pointre

2 sept. 1876.

EMILE JACOT,
 IMPORTATEUR DE  **Montres & Bijoux Fins**

ARGENTERIE ET PENDULES,

No. 37, Rue de la Couronne,
 ST. ROCH, QUEBEC

M. EMILE JACOT prévient ses nombreuses pratiques et le public en général qu'il vient de recevoir d'Europe un assortiment considérable de Montres en or et en argent, bijouteries de toutes sortes, etc., etc., qu'il vendra à des prix réduits.

AGENT POUR LES CÉLÈBRES

LUNETTES BREVETÉES DE BLACK.

27 mai, 1876.--2 m.

J. & W. REID
No. 40 RUE ST. PAUL
QUEBEC

Manufacturiers de Papier-Feutre pour le lambrissage des maisons et pour mettre sous les tapis.

Papier goudronné pour couvertures de maisons

Papier à envelopper, Gris, Brun, Drabe et Manilla de toutes grandeurs et de toutes qualités

Sacs de papier faits à la machine, pour épicerie et nouveautés, de toute qualité et de toute dimension

Livres blancs, pour comptes ou mémoires, grands ou petits, faits sur commande, dans le plus court délai.

IMPORTATEURS ET MARCHANDS

De Papier à écrire, d'Enveloppes, de Plumes et d'Encre

Enfin de toutes sortes de Papeteries.

Le tout au plus bas prix, soit en gros, soit en détail.

Tapisseries, en gros seulement.

J. & W. REID.

27 mai, 1876.--4f.

VIN DE QUININE
 DE
CAMPBELL.

Le célèbre tonique fortifiant qui guérit :

La perte d'appétit,

Les dépressions morales,

La dyspepsie,

La débilité, etc., etc.

DEFIEZ-VOUS DES

CONTREFAÇONS À BON MARCHÉ

QUI NE CONTIENNENT

- NI QUININE,

NI SHERRY.

Le seul Vin de Quinine véritable est celui de

CAMPBELL.

Nous n'avons rien à faire avec les imitations à bon marché et sans valeur.

En vente chez M. G. Mountain, T. LeDroit, J. B. Z. Dubau et Gingras & Langlois, à Québec

3 juin, 1876.--6m.

LE REVEIL
JOURNAL HEBDOMADAIRE
PARAIT LE SAMEDI

BUREAUX, 19, PLACE D'ARMES, MONTREAL

Abonnements pour le Canada

Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois. Il n'y a pas de frais de poste.

Pour l'année.....\$3.00
 Pour quatre mois..... 1.00

Abonnements pour les Etats-Unis et l'Europe.

Pour l'année.....\$3.50
 Pour quatre mois..... 1.25

ANNONCES.

(PAS PLUS DE SIX LIGNES.)

Pour 1 mois..... \$0.75
 Pour 3 mois..... 2.00
 Pour 6 mois..... 3.00
 Pour l'année..... 4.00
 Chaque ligne additionnelle..... 0.10

Imprimé et publié par A. Buies, propriétaire et rédacteur-en-chef, 19, Place d'Armes, Montréal